

IL Y A 50 ANS
LA LIBERATION DE PARIS



1939

1945

le XX^e

souffre, résiste, se libère

*récits, témoignages, documents, photos:
une contribution des communistes
au 50^{ème} anniversaire de la Libération*

On nous pose parfois la question: " combien étiez vous ?"

Nous n'avons qu'une seule réponse:

" nous étions le peuple de Paris avec ses traditions de combat et ses idéaux de liberté, de justice, ses aspirations au bonheur pour tous."
Était-il résistant le Parisien qui descendait de chez lui pour combattre sur une barricade ?

L'étaient-ils ces gosses qui arrachaient les pavés, comme avant eux l'avait fait Gavroche.

Le chant des Partisans dit justement: " Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place..." alors, avant de sortir de l'ombre, qu'était-il cet ami ?

Depuis 4 ans des amis sortaient de l'ombre pour remplacer les emprisonnés, les déportés, les fusillés. Cela fait beaucoup de monde, il n'est pas question d'en faire le compte. C'est tous ceux là qui ont fait victorieuse cette insurrection...

André Tollet

Président du Comité Parisien de Libération

Paris libéré par son peuple,

mobilisé et conduit par sa Résistance, organisateur et dirigeant de l'insurrection. Insurrection qui a surpris à la fois l'ennemi en retraite, et les Alliés dans leur grande stratégie...

Déjà en juillet 1944, Paris se préparait à la bataille, il le manifestait ouvertement...Signes avant-coureurs du soulèvement. Confiance populaire envers la Résistance et responsabilité de celle-ci quant au choix du moment, de l'appel à l'insurrection.

Le crescendo engagé en juillet s'amplifia des actions d'éclat de la guérilla soutenue par les FFI, et enfin par le coup de tonnerre de la grève insurrectionnelle, dont les héroïques cheminots donnèrent le branle.

19 août 1944. L'insurrection saisit l'occupant à la gorge, pour ne plus le lâcher...

Henri Rol - Tanguy

Commandant des FFI de l' Ile de France

En guise de préface

A - DES LIEUX CHARGES DE MEMOIRE .

La vie d'un enfant du 20ème. Le 130 rue de Belleville. L'exception culturelle, déjà...Atelier clandestin rue de Tlemcen. 120 rue de Belleville. Rue Saint-Blaise Mai 1943 création de l'Union des Juifs pour la résistance et l'entraide. Hôpital Tenon 1941. Le camp des Tourelles. Les ateliers du 20ème foyers de résistance. Le travail dans le 20ème arrondissement. Trois foulards.

B - LES JUIFS DU 20ème :

RESISTANCE, DEPORTATION, SOLIDARITE .

La chasse aux judéo bolchéviques. Le 20ème d'avant 39. Les communistes contre les mesures frappant les juifs. Communiste et juif, deux raisons d'être arrêté. La honte: 16 juillet 1942, 8000 disparus. "La nuit et le brouillard" s'abattirent sur Belleville. La riposte, 16 juillet 1942. Un garage rue Ramponeau.. 1941, rue des Amandiers. Arrestations et déportations se succèdent..

C - RESISTER .

21 juin 1940, Jacques Duclos, Boulevard Mortier. L'impression de l'appel du 10 juillet 1940. Juillet 1940. Les affichages. Début de l'occupation, 1940. Dès le premier jour. L'arrêté du 20 octobre 1940. Forcer un fichier pour organiser une manif. Le 1er mai 1941. Le 27 juillet 1941. Le Service du Travail Obligatoire. Place de la Réunion, hiver 1941-1942. Les Comités féminins de Résistance. "A manger aux Français". Mars 1941, rue de Ménilmontant..

D - ET PARIS SE LIBERE .

Le 20ème est fidèle aux heures glorieuses de la Résistance. 1er juillet 44 à Ménilmontant. 14 juillet 1944 à Belleville. 19 août. 20 août, Ménilmontant. 20 août, Gambetta. Barricades à Belleville. 21 août, 12 heures. 23 août 1944, en gare de Ménilmontant. Porte de Montreuil. Rue d'Avron. Rue de la Justice. Place Gambetta. Hopital Tenon. Rue Stendhal. Le Comité Local de Libération du 20ème. L'action du comité de Libération.

E - QUI ETAIENT-ILS ?

Lettres de fusillés du 20ème. Fernand Zalkinov. André Chassagne. Robert Hamel. Jacques Arbizer. André Durand.

Danièle Casanova. Maurice Pillet. Michel Rolnikas. Henri Bekerman. Henri Louvigny.

Maria Bouletti. Emmanuel et Marie-Thérèse Fleury. Emmanuel Fleury et Raymond Bossus. Xavier Péladan. Maurice Rapineau, militant du syndicat du Bois. L'itinéraire de Roland Fantauzzo. Quelques souvenirs d'Annie Fantauzzo. "Pierre" Peter Menden, antifasciste allemand dans la Résistance.

Charles Démoulin, policier, résistant.

Des noms sur nos murs et dans nos mémoires. Des rues du 20ème portent leurs noms.

ANNEXES

Le 20ème: élections de 36. Elections municipales de 1945. Le programme du CNR: les réalisations. Sigles. Notes. Bibliographie

En guise de conclusion.

A- Des lieux chargés de mémoire

LA VIE D'UN ENFANT DU 20ème

Témoignage de Marcel Rozental

"Juin 1940: dès l'annonce de l'entrée des Allemands à Paris, il fut question du transfert à La Rochelle de l'usine Gnome et Rhône, Bd Kellerman, où mon père travaillait. Mon père partit le matin à vélo, mais arriva en retard au rendez-vous. A vrai dire, était-il décidé à partir ? Il revint dans la matinée.

Une journée fertile en événements. On attendait les Allemands. En fin de matinée, mon père et un voisin, Lucien, discutaient devant la maison, rue Bisson. Soudain, un soldat en uniforme, qui avait quitté son unité en pleine débâcle, débouchant de la rue de Tourtille, remonta la rue Bisson et derrière lui, un flic français, revolver à la main, courait pour l'appréhender. Mon père et Lucien s'interposèrent, mais en vain, le flic déclarant que le soldat devait se constituer prisonnier. Etant dans la rue, j'assistais à la scène. Ça commençait bien, si l'on peut dire. Mon père et Lucien étaient en colère. Ils réussirent néanmoins à payer un coup au soldat au petit bistrot du 33, rue

Bisson. Mince consolation.

Dompage qu'ils n'aient été que deux. Plus nombreux, le flic aurait peut-être reculé.

L'après-midi, arrivant de la Porte des Lilas, les Allemands déferlaient rue de Belleville. Il y avait du monde sur les trottoirs et je les regardais passer, animé à la fois d'un sentiment de curiosité et de crainte. L'atmosphère était pesante. Je ressentais une certaine haine, difficile à traduire.

Durant les années précédentes, les discussions étaient fréquentes à la maison sur la répression des nazis contre les communistes et les juifs.

En fin d'après-midi, des camarades vinrent chercher mon père. Probablement, pour se

réunir ? Les communistes commençaient à se réorganiser.

Inscrit à la bibliothèque enfantine de la rue Sorbier, j'y passais mes journées durant cet été.

A la maison, peu de ressources: la situation était difficile, le ravitaillement médiocre, le rationnement était organisé avec la distribution de cartes d'alimentation et de tickets pour toutes les denrées.

Comment avons nous subsisté?

Mon père "bricolait". Il avait trouvé du travail aux Halles. Je ne sais comment. Au moins, nous avons un minimum, même si nous vivions.

De temps à autre, ensuite presque régulièrement, mon père partait à vélo aux alentours de Paris et ramenait du ravitaillement.

A ce propos, s'étant mis en relation avec des maraîchers, mon père et des amis ramenaient des légumes, surtout des pommes de terre. Ils approvisionnaient un petit épicier de notre rue. Un moyen qui rapportait un petit revenu.

L'après-midi, arrivant de la Porte des Lilas, les Allemands déferlaient rue de Belleville.

J'avais repris la classe au mois d'octobre et malgré une année scolaire manquée, sur la base de mes notes de l'année 38-39, on me fit "sauter" deux classes et je me retrouvais au niveau supérieur en C.M.1. Quelle erreur! J'avais des difficultés accentuées par les événements. Je raccrochais

péniblement.

Un jeune voisin de ma tante, Léon Goldberg, m'aidait à faire mes devoirs et à rattraper mon retard scolaire. J'ai connu sa famille et je jouais souvent avec ses frères.

Ils ont été arrêtés lors des rafles de juillet 1942 et ne revinrent jamais, disparus dans "la Nuit et le Brouillard".

Après la guerre, j'ai appris, à la lecture des "Lettres de fusillés", que Léon avait rejoint la

Résistance dans le Parti et les rangs de la M.O.I.

Je me devais d'évoquer son souvenir en intégrant sa dernière lettre dans ces notes:

"Chers parents,

Si vous revenez, et je le pense, ne me pleurez pas, j'ai fait mon devoir en luttant tant que j'ai pu. J'aurais voulu vous voir une dernière fois et vous tenir dans mes bras. Seulement ce n'est pas possible. Enfin!

Vous avez encore deux fils qui deviendront des hommes. J'ai combattu pour que vous, Henri, Max, ayez une vie meilleure si vous revenez, et aussi pour qu'ils ne voient pas une autre guerre dans vingt ans; ils sont jeunes et ils ont l'avenir pour eux. Je ne sais vraiment plus quoi écrire, il y a tant de choses à dire et je ne voudrais pas écrire. Chers parents, Henri, Max, chers frères, je vous embrasse de toute mon âme.

Votre fils, Léon Goldberg

Léon Golberg a été fusillé le 21 février 44 avec Manouchian et ses camarades.

Malheureusement, ni ses parents, ni ses jeunes frères n'ont connu cette vie meilleure pour laquelle il a combattu. Il devait le pressentir en écrivant "si vous revenez".

A l'époque où Léon m'a aidé, il avait environ 18 ans.

Mon père participa lui aussi au mouvement de résistance organisé par le Parti.

J'en ai quelques souvenirs qui m'ont été confirmés par ma mère et par l'un de mes camarades, Charles Demazière que j'ai retrouvé en novembre 1944, toujours membre du Parti. Il attesta de la participation de mon père à la Résistance. Il est décédé dans les années 50.

Mes souvenirs: l'organisation de la solidarité aux familles des militants emprisonnés, la diffusion des tracts qu'il glissait sous les portes dans les immeubles avoisinants. Au "35", notre maison, c'est moi qui le faisais et j'étais conscient que cela n'était pas un jeu.

Au début, les règles de l'action clandestine ne furent pas aussi strictes qu'elles le devinrent par la suite.

Dans leur livre "sur le Parti 1939-1940", Jacques Estager et Francis Crémieux, écrivent

à ce propos: "Quant au sentiment de quiétude qui habitait certains militants revenus à Paris, après leur démobilisation, il a aussi pour origine une absence totale de pratique de l'illégalité et des règles de la clandestinité. Seule une minorité de cadres a vécu l'illégalité de septembre 39 à Juin 40. Ne l'oublions pas".

Ainsi à la maison, dans notre petite pièce, s'entassaient plusieurs camarades pour l'écoute collective, presque tous les soirs, de Radio-Londres. Par contre, nous n'arrivions que très rarement à capter Radio-Moscou. Le poste n'était pas assez puissant.

L'écoute se faisait alors chez le camarade Demazière au 36, rue Ramponeau..

Une fois, mon père m'a emmené.

A l'époque, après le carillon du Kremlin et l'annonce "Radio-Moscou", retentissait "l'Internationale" qui était encore l'hymne de l'Union Soviétique.

Tous se levaient, les larmes aux yeux. Entendre leur hymne, en pleine nuit de l'occupation nazie, comment ne pas être ému ? Quand j'entends ou je chante "l'Internationale", l'image de cette soirée me revient et ce n'est pas sans une émotion qu'il m'est difficile de maîtriser.

Autre souvenir: un camarade demeurant lui aussi au 36, rue Ramponeau, Emile, avait été arrêté. Mon père parlant l'allemand, ses camarades lui ont demandé d'intervenir à la "Kommandatur", pour le faire libérer. Il en avait été question à la maison, mais j'ai longtemps pensé que c'était peut-être le fruit de mon imagination.

Dans l'ouvrage de F. Crémieux et J. Estager, il est écrit: "Tâche d'honneur, s'il en est, qui l'emporte, on le verra sur toute autre; ne rien négliger pour "sortir les copains", démarches, pétitions, protestations, campagne de presse, interventions discrètes et même liaisons de

l'extérieur pour des évasions individuelles ou collectives. Tous les moyens sont bons pour les "récupérer".

Au printemps 1941, si rien n'indiquait encore les rafles qui suivirent, des juifs, des hommes, presque tous de nationalité étrangère, furent arrêtés et internés dans des camps près de

Pithiviers et de Beaune-la-Rolande.

Des familles juives qui en avaient les moyens se réfugièrent en zone sud. Ce n'était pas une

*Ainsi à la maison,
dans notre petite pièce,
s'entassaient plusieurs
camarades pour
l'écoute collective,
presque tous les soirs,
de Radio- Londres*

mince affaire pour passer la ligne de démarcation, y compris et surtout financièrement.

Nos parents avaient évoqué cette possibilité, encore fallait-il disposer de ressources pour y parvenir. Ce qui n'était pas notre cas.

Un camarade juif avait dit à mon père que les communistes ne devaient pas "fuir".

Non seulement ils ne fuyaient pas, mais ils agissaient. Un exemple: en 1941, les diffuseurs du "Pilon", torchon antisémite, provoquaient, sur le Boulevard de Belleville, la population juive encore nombreuse dans le quartier à cette époque.

Mon père, et d'autres militants juifs et non juifs décidèrent d'intervenir et s'opposèrent au péril de leur vie, à ces fascistes "français", adeptes de Darquier de Pellepoix.

J'observais papa, il vieillissait trop vite, des camarades avaient été arrêtés. Lui qui apparaissait quelque peu insouciant auparavant, devenait anxieux.

Depuis le début de l'année 41, la lutte clandestine prenait une autre tournure, la répression s'accroissait contre les communistes, bien avant l'entrée de l'Union Soviétique dans la guerre, suite à l'agression de l'Allemagne nazie, le 20 juin 1941.

Je venais de terminer, pas trop mal, l'année scolaire, 10ème de ma classe.

Mes vacances: je lisais de plus en plus. Ayant inscrit, Jean et Henri à la bibliothèque, j'empruntais des livres à leurs noms. Au total 6 à 10 volumes par semaine.

Le 20 août 1941, mes 12 ans. Papa m'avait promis une montre pour mon anniversaire. Il n'avait pas précisé quand il pourrait l'offrir. Ce jour fût pour moi, comme les autres. Le suivant ne le fût pas.

21 août 1941

Papa est arrêté en fin d'après-midi, au cours d'une rafle, dans la rue de Tourville, à quelques dizaines de mètres de la maison.

Il rentrait d'une rencontre avec des camarades au 36, rue Ramponeau.

La veille, des rafles avaient déjà eu lieu, ma mère lui avait conseillé de ne pas sortir. En principe, il n'aurait pas dû être arrêté. Officiellement on ne s'en prenait pas encore

aux juifs naturalisés. Mais dans une rafle, la police ne faisait pas de distinction.

Maman, prévenue par des voisins, se rendit une première fois au commissariat rue Ramponeau.

Revenant de la bibliothèque, je la trouvais en pleurs. Elle préparait quelques vêtements et vivres qu'elle fit parvenir à papa, en se rendant une deuxième fois au commissariat. Elle refusa que je l'accompagne.

Ce fût l'anniversaire de mes 12 ans.

Le soir même, papa était transféré à Drancy, qui devint durant l'occupation la plaque tournante de la déportation des juifs.

Les camarades nous aidèrent pendant quelques mois en fournissant des vivres pour les colis à mon père. Sur leurs conseils, on

introduisait des cigarettes dans une sorte de pain d'épices. Un "réconfort" pour mon père fumeur.

Jusqu'à son transfert au camp de Compiègne, nous correspondîmes régulièrement.

De Drancy, il nous renvoyait son linge sale, et nous pouvions lui en faire parvenir du propre. Une fois par semaine, je portais les colis à un dépôt situé dans le 19ème, puis ensuite sur les quais du canal Saint-

Dans la cour dominée par de grandes tours, sorte d'H.L.M., qui servaient de camp de concentration, je crus entrevoir mon père au loin.

Martin, au métro Jaurès.

Une seule fois, avec ma mère, nous nous rendîmes à Drancy, devant les grilles du camp. Nous avons remis un colis aux gardes mobiles.

Dans la cour dominée par de grandes tours, sorte d'H.L.M., qui servaient de camp de concentration, je crus entrevoir mon père au loin.

Les yeux d'un enfant distinguent toujours ce qu'il souhaite voir. Ce devait être une illusion.

À dater de ce jour, notre vie s'est modifiée. L'équilibre familial déjà fragile, a été rompu.

Papa n'était plus un visage, un être à qui l'on parlait. Un fantôme, un mot que l'on prononçait au hasard de nos conversations, et durant quatre années, il en a été presque quotidiennement question.

Souvent, il m'est arrivé, et il m'arrive encore, de mesurer ce que représente la présence d'un père. Son absence m'a été douloureuse, comme sa présence un réconfort. En 1945, au retour des déportés, c'est encore la quête du père qui m'anime."

LE 130 RUE DE BELLEVILLE

Témoignage de Jacques Zilber

"Le 130 de la rue de Belleville est un ensemble d'environ 120 portes avec une population ouvrière composée essentiellement de catholiques et de juifs d'origine polonaise. Il y avait une dizaine de familles juives avec enfants et adolescents.

Avant la guerre, il n'y avait pas de conflit majeur entre juifs et non juifs.

De la déclaration de la guerre à l'occupation allemande et l'énoncé des lois anti-juives de Vichy, je ne me souviens de rien de bien particulier, si ce n'est une vie difficile, pour mes parents.

Puis est survenue la grande rafle de juillet 42. J'ai vu défiler tous les amis, adultes et enfants, baluchons sur le dos ou valises à la main, en tout une quinzaine de personnes (entre 15 et 20).

On n'était pas venu nous chercher car nous étions de nationalité française et aussi peut-être parce qu'on a eu de la chance. Nous étions cachés derrière les rideaux et nous regardions sans comprendre bien et surtout sans savoir le sort qui leur était réservé. Un détail m'est resté en mémoire: une de mes soeurs (Blanche ou Ida) protestait car elle voulait "partir en vacances" avec les copines....

Il n'est resté au 130, en plus de la nôtre, que trois familles complètes, deux enfants qui n'étaient pas dans leur maison au moment où la police française est venue et une adulte juive avec un petit frère et une petite soeur. Les deux enfants qui étaient seuls ont voulu partir en zone sud où ils avaient, je crois, de la famille. On n'a plus eu de nouvelles, je pense qu'ils ont été pris. L'adulte juive vivait avec un ami allemand communiste, qui avait combattu en Espagne.

En ce qui concerne les jeunes enfants, Blanche, Ida et deux autres jeunes, ils ont été placés à la campagne chez des nourrices, pour que, en cas d'arrestation, ils soient eux au moins sauvés.

L'adulte juive et son ami allemand, qui est devenu son mari, ont vécu toute l'occupation au 130 sans que soit soupçonnée leur appartenance à la Résistance active, je ne l'ai su qu'en lisant "Les Bataillons de la Jeunesse" d'Albert Ouzoulias.

Malgré des familles vivant illégalement avec de nombreux va et vient de gens illégaux qui venaient au 130 nous voir ou voir d'autres familles, il n'y eut aucune dénonciation.

Il y avait également au 130 deux jeunes habitant chez un juif qui était venu au 130, pour se cacher!!... Ces deux-là, beaucoup savaient qu'ils faisaient de la Résistance, ils sont partis avant la Libération.

Il y avait également une famille juive en relation avec un Inspecteur des brigades spéciales qui devait largement trouver son compte....

Il y eut même un milicien qui n'a cherché noise à personne et qui un jour a disparu, recherché par la Feld-Gendarmerie (il paraît qu'il s'était inscrit à la Légion des Volontaires Français pour toucher la prime et s'est sauvé après, d'où la Feld-Gendarmerie!)

Ce qui reste de cette époque lointaine, malgré le goût amer que j'en ai, c'est l'honnêteté des gens du 130 et des environs, où malgré des familles vivant illégalement avec de nombreux va et vient de gens illégaux qui venaient au 130 nous voir ou voir d'autres familles, il n'y eut aucune dénonciation. Je trouve cela, encore aujourd'hui, absolument admirable.

Je peux également mentionner une boulangère qui acceptait les faux tickets de pain sans problème, ce qui nous aidait beaucoup à survivre. On l'appelait Madame Suzanne et à l'époque elle était au 140 rue de Belleville.

NOËL 1940

**A PARIS COMME A VICHY ON EMPRISONNE LES COMMUNISTES
PARCE QU'ILS LUTTENT POUR L'INDÉPENDANCE DE LA FRANCE**

LES PERSÉCUTIONS

N'EMPÊCHERONT PAS LA VICTOIRE DU PEUPLE

LE COMMUNISME VAINCRA !

**SEULS LES COMMUNISTES ONT LUTÉ CONTRE LA GUERRE
SEULS ILS LUTTENT POUR L'INDÉPENDANCE DE LA FRANCE**

ON LES JETTE EN PRISON

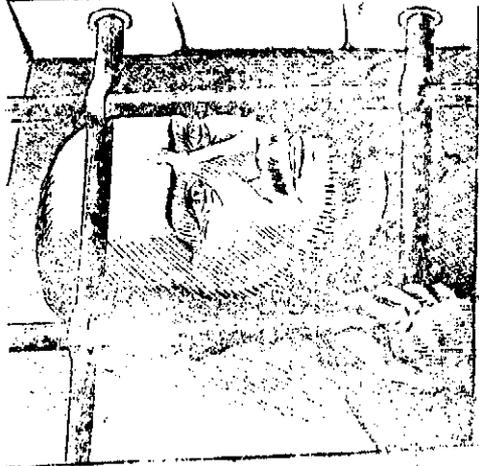
EN CE NOËL DE MISÈRE ET DE SERVITUDE

LE PEUPLE DU XX^e EXIGE LA LIBÉRATION DE SES DÉFENSEURS

PARTI COMMUNISTE
SECTION DU 20^e

PARTI COMMUNISTE
SECTION DU 20^e

LIBÉREZ



NOËL 1940



*Les Chos du Peuple
et les Communistes*

EMPRISONNÉS DANS LES DEUX "ZONES"

POUR AVOIR DÉFENDU LA PAIX
ET L'INDÉPENDANCE DE LA FRANCE

L'EXCEPTION CULTURELLE, DÉJÀ...

Témoignage de Simone Vidal

"Sur les ondes, la nouvelle est tombée sèche, laconique : Fernand Ledoux s'est éteint mardi 21 Septembre à l'âge de 96 ans. Il laisse derrière lui le souvenir de 800 rôles au théâtre et 150 au cinéma. Alors, je me suis souvenu: Dimanche 17 octobre 1943. Ce soir-là, je vais au cinéma Bagnolet-Pathé avec mon père. Documentaire, actualités, entracte. Peu de monde dans la salle, le noir revient, un spectateur furtif vient s'asseoir près de nous sans bruit. Le film présenté "Haut le vent" avec Charles Vanel, Mireille Balin, Gilbert Gil et Marcel Vallée est bon malgré l'action un peu embrouillée. La séance se termine, la lumière ne revient pas dans la salle. Mon père s'inquiète. Il ne s'est jamais présenté aux récentes convocations des services allemands du travail installés Cours de Vincennes. Il ne sort que le soir pour ne pas risquer d'être raflé. Enfin, la salle s'éclaire et le directeur nous demande de rester assis car Fernand Ledoux est avec nous et va nous dire quelques mots.

Le spectateur furtif, assis près de nous, se lève, c'est Fernand Ledoux. Il nous parle du cinéma, du théâtre, de la difficulté de vivre et de créer, et surtout du film qui passera la semaine prochaine "Goupi Mains Rouges" avec Georges Rollin, Blanchette Brunoy, René Génin, Le Vigan, Germaine Kerjean et Line Noro. Il nous dit au revoir, nous souhaitant de bonnes soirées encore au cinéma.

Bien sûr, le dimanche suivant, nous étions au Bagnolet Pathé, mais Fernand Ledoux n'était pas dans la salle, il était sur l'écran.

C'est à cette époque qu'il a quitté la Comédie Française dont il avait tant rêvé dans sa jeunesse. On a dit qu'il avait une extinction de voix, qu'il voulait se consacrer au cinéma. En vérité, le comédien estimait ne plus avoir sa place dans une troupe truffée de collaborateurs. Il ne revint sur la scène du Français qu'en 1950.

J'ai surtout vu Fernand Ledoux jouer à la Comédie Française. Instinctivement, je sais que son "petit speech" comme j'ai noté sur mon agenda 1943, m'a influencée.

C'est un artiste de grand talent, proche des gens modestes, un véritable comédien-citoyen.

Il demeure dans mon souvenir comme un homme simple et passionné."

(L'Ami du 20ème - novembre 1993)

ATELIER CLANDESTIN RUE DE TLEMCCEN

Pierre Provost, de Villejuif, a remis à l'Association du Musée de la Résistance, l'outillage de l'atelier clandestin du 22, rue de Tlemccen à Paris, et un lot d'objets fabriqués ou qui étaient en cours de fabrication à l'époque où le groupe a été arrêté. L'équipe était composée de quatre membres :

Robinson, dit Harry (ou Léon ou Jacques) - Médardo, dit Dino, le graveur - Pierre Provost, l'outilleur et Anna Griotto, dite Bimba (ou Nimba), l'agent de liaison.

Dans cet atelier étaient fabriqués tous les faux papiers: cartes d'identité, passeports, laissez-passer, ainsi que les fausses cartes d'alimentation.

Le 22 Décembre 1942, la Gestapo arrête Harry, Dino et Bimba. Harry est torturé, puis remis en liberté pour servir d'appât. Dino est condamné à mort le 11 mars 1943 et décapité à Berlin le 22 juillet 1943, Bimba est déportée à Ravensbruck.

Pierre Provost est arrêté le 27 juillet 1943; il est interrogé par la Gestapo enchaîné dans un cachot de Fresnes, puis déporté à Buchenwald.

Un autre atelier a été installé par René Millet et André Schanen qui ont continué la gravure et fabriqué des postes émetteurs jusqu'à la Libération."

120 RUE DE BELLEVILLE

_____ Léa Gothelf _____

"Lorsque nous avons occupé, les armes à la main, le local de l'U.G.I.F. du 120 rue de Belleville, nous avons trouvé des sacs pleins de farine, de sucre, des gâteaux et des cigarettes".

(cité par David Diamant)

RUE SAINT-BLAISE Mai 1943 CREATION DE L'UNION DES JUIFS POUR LA RESISTANCE ET L'ENTRAIDE

"Aux premiers jours du mois de mai se sont réunis à Paris, 13 rue Saint-Blaise, les représentants de Paris et de la zone Sud. Cette conférence devant préparer la fondation de l'Union". Le Secrétaire du Comité a communiqué une nouvelle inattendue: assis près de son poste de radio pour écouter une émission de Moscou, il avait entendu le speaker parler en Yiddish. Le speaker a transmis l'information de l'insurrection de Varsovie, diffusant l'appel des insurgés. A écouter cela, il fut comme galvanisé. Il a saisi un papier et un crayon et noté presque mot à mot tout ce qu'il entendait."

(d'après David Diamant)

HOPITAL TENON 1941

_____ Témoignage de Jeannine Vicq, infirmière à Tenon en 1941

"... Un autre était arrivé avec des béquilles. Un jour il m'a demandé de faire passer une lettre à l'extérieur. Je l'ai ramassée en douce sur la table de nuit comme si c'était un vulgaire papier. J'ai finalement pu la déposer à sa destination au 10 rue Sedaine à Paris. Quelques jours après, cet homme, qui jusque là s'était toujours déplacé à l'aide de ses béquilles, s'évadait par le vasistas des WC du premier étage."

LE CAMP DES TOURELLES

Notre arrondissement a eu le triste privilège d'abriter, dans l'un des bâtiments de la Caserne des Tourelles, un camp d'internement qui a d'abord reçu des femmes juives déportées avant de recevoir les politiques en provenance de la Roquette en 1942.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce camp qui devint prison et où en juillet 44, Jean Jérôme rencontra le sinistre commissaire Delarue, des Brigades Spéciales, spécialiste depuis les années d'avant guerre de la provocation anti-communiste, responsable de l'arrestation de Marie-Claude Vaillant-Couturier et Danièle Casanova.

Quand Jean Jérôme est extrait des Tourelles le 18 Août:

"Je me rappelai que près du métro Gambetta, habitait un couple de tricoteurs, mari et femme, que j'avais connu avant mon arrestation, les Trigaux. Je me traînai jusque chez eux. Est-il besoin de dire que ces camarades m'accueillirent à bras ouverts".

AVIS

Le 16 Septembre 1941 un lâche assassinat a été à nouveau commis sur la personne d'un soldat allemand. Par mesure de répression contre ce crime, les otages suivants ont été fusillés :

- 1. Pitard, Georges, de Paris**
fonctionnaire, communiste
- 2. Hajje, Antoine, de Paris**
fonctionnaire, communiste
- 3. Rolnikas, Michéls, (juif), de Paris**
propagateur d'idées communistes
- 4. Nain, Adrien, de Paris**
auteur de tracts communistes
- 5. Peyrat, Roger, de Paris**
agression contre des soldats allemands
- 6. Marchal, Victor, de Paris**
agression contre des soldats allemands
- 7. Anjoly, René Lucien, de Paris-Gentilly**
distributeur de tracts communistes
- 8. Herpin, François, de Paris-Malakoff**
chef de bande communiste, sabotage
- 9. Guignois, Pierre, d'Ivry-sur-Seine**
détenteur de tracts communistes, détenteur d'armes
- 10. Masset, Georges, de Paris**
détention illégale d'armes
- 11. Loubier, Daniel, de Paris**
détention illégale d'armes
- 12. Peureux, Maurice, de Paris-Montreuil**
détention illégale d'armes

J'attire l'attention sur le fait que, en cas de récidive, un nombre beaucoup plus considérable d'otages sera fusillé -

**Der Militärattaché in Frankreich
von STÜLPNAGEL,
General der Infanterie**

Paris, le 20 Septembre 1941



sur les murs de Paris

TANGUY GEORGES RENE HENRI.

- né le 12 Juin 1908 à Morlaix (Finistère).
- dernier domicile connu : 8 rue Louis Ganne, Paris (20ème).

Militant communiste dange-reux.

Ex-Commissaire politique des Brigades Internationales.

Est actuellement l'un des chefs de l'organisation centrale terroriste.

fiche de recherche d' Henri Rol - Tanguy:
" dernier domicile connu: 8, rue Louis Ganne Paris 20^{ème}"



barricade, rue des Pyrénées

UN MESSAGE DU CAMP DES TOURELLES

Ce message, daté du 22 mai 1944, fut transmis par les internés se trouvant à la Caserne des Tourelles. Il visait à faire savoir que les Allemands et le gouvernement de Vichy venaient de prendre en otages des membres des familles de personnalités se trouvant à Alger auprès du Général de Gaulle.

Regroupés à la Caserne des Tourelles et au Mont d'Or, ces 45 otages retrouvèrent la liberté en août 1944, lors de la libération du pays par la Résistance.

GROUPE DES TOURELLES - Texte du message (sans corrections)

RUCART 80 Père du Vice-Président de l'Assemblée Consultative
De MENTON 79 Père du Commissaire à la Justice
De COURCEL 70 Père d'un Ordonnance au Général de Gaulle
CATROUX 70 Frère du Général Catroux
De LARMINAT 65 Cousin du Général De Larminat
De LARMINAT 48 Cousin du Général de Larminat
JACOB 71 Cousin du Général Catroux
WEISS 49 Cousin du Général Pierre Weiss
PALEWSKI 48 Frère du chef de cabinet au Général de Gaulle
WAUTERS 44 Un frère en Algérie
LECOMTE 51 Neveu du Général Catroux
VIERNOT 58 Frère de l'Ambassadeur à Londres Pierre Viernot (décédé)
De HAUTECLOCQUE 56 Cousin du Général de Hauteclocque (Général Leclerc)
D'ALYGNY 38 Cousin du Commissaire à la Justice
VALENTIN 34 Un frère aviateur en Algérie
LE TROCQUER 33 Fils du Commissaire Le Trocquer
PISANI 25 Gendre du Commissaire Le Trocquer
TOUCHARD 17 Fils du député communiste A. Touchard

GROUPE DU MONT D'OR

Femmes

GEORGE Fille du Général George
NAZ (?) Soeur de Pierre Cot, ambassadeur à Moscou
DE LA MAZIERE Belle-mère du Général Delâtre de Tassigny

QUEUILLE Belle-soeur du ministre Queuille
MUSELIER Epouse de l'Amiral Muselier
LEROY-BEAULIEU Mère d'un Inspecteur des Finances
VALIN Mère des deux Généraux Valin
LISBONNE Epouse du Sénateur de la Drôme
JULIEN
CAMBON Soeurs du Député communiste Etienne Fajon

Hommes

QUEUILLE Frère du Ministre Queuille
QUEUILLE Neveu du Ministre Queuille
CHAMBE Frère du Général Chambe
GUILLOT Beau-Frère du Député communiste W. Rochet
DUJEU Cousin du Commissaire à la Justice
WEISS Cousin de Général Pierre Weiss
BRINGUIER Un frère journaliste à Alger
BAREL Louis
BAREL Marius Frères du Député communiste Virgile Barel
VALIN Père des deux Généraux Valin
De BELABRE Beau-frère du Général Juin
FAJON Père du Député communiste Etienne Fajon
DAVAILLE Jean
DAVAILLE Marius Frères du Député communiste Pourtalès
De LARMINAT Cousin du Général De Larminat
LEMAIGRE-DUBREUIL Un frère en Algérie

Au total 45 otages
20.05.44

LES ATELIERS DU 20ème FOYERS DE RESISTANCE

LE TRAVAIL DANS LE 20ème ARRONDISSEMENT

"En 1939, le 20ème arrondissement était encore un lieu de production très important avec quelques entreprises employant un nombreux personnel, mais aussi avec un grand nombre de petits ateliers dans lesquels se rassemblait une population ouvrière très particulière, mi-artisanale, mi-ouvrière. C'était en particulier le cas pour les ateliers de petite mécanique, de fabrication de chaussures, de confection en fourrure, constitués à partir des vagues d'immigration successives. Tout cela constituait une réserve de main d'oeuvre qualifiée qui avait besoin de travailler pour

Tout cela constituait une réserve de main d'oeuvre qualifiée qui avait besoin de travailler pour vivre, et les nazis ne voulaient pas, même s'ils s'en méfiaient, se priver d'une telle force productive. C'est que la force créative des travailleurs de Belleville et de Charonne est bien connue, comme le fait remarquer Clément Lépidis.

Belleville invente la semelle compensée

"..... Mais Belleville - jamais à court d'idées - se ressaisit, et vite. Les modélistes se penchèrent sur leurs gabarits et créèrent le modèle avec bride, sans bout ni contrefort. C'est également Belleville qui inventa le "compensé"; encore Belleville qui le perfectionna en y ajoutant deux étages. L'industrie du talon en bois de tilleul prit essor au fond d'un vieux passage qui n'existe plus."

(Clément Lépidis, "Belleville")

Si l'humour et l'invention ne perdaient pas leurs droits, l'enjeu des ateliers de fourreurs travaillant pour l'armée nazie, des ateliers fabricant des matériels électriques ou de transmission, des pièces détachées d'automobile, des bottes et des chaussures ont été l'objet de toute une série d'initiatives qui avaient pour objectif de retarder la production ou de la saboter.

TROIS FOULARDS

_____Témoignage de Lucienne Puech_____

"Je vais vous raconter une petite anecdote qui s'est passée en 1943. C'est peut-être simplet, vous en ferez ce que vous voudrez. Mais pour moi qui l'ai vécu ce fut une journée inoubliable. Voici les faits: à l'occasion d'un accident survenu dans notre fabrique de machines à écrire où l'une d'entre nous a eu une touffe de cheveux prise dans l'engrenage de sa machine à percer, la direction a affiché à la pendule à pointer que toute personne travaillant sur machines devrait se coiffer. Ce que l'on fit.

Quelques jours après nous devons avoir la visite de ces messieurs les Allemands et pour bien les recevoir nous avons manigancé une farce: d'un côté les décolleteuses avaient un foulard bleu, les fraiseuses au milieu de l'atelier un blanc, les perceuses de l'autre côté un rouge.

Je vous assure que cela a fait un très bel effet....

Les Allemands sont entrés et ressortis aussi vite. On s'est fait engueuler. Ce n'est peut-être pas grand-chose: une petite résistance anodine. Mais elle voulait bien dire ce que nous pensions et nous avons bien rigolé."

L'usine Continsouza où se passe cet événement était située dans la Cour de la Métairie (403, rue des Pyrénées)

ANDRÉ CARREL AU COEUR DE LA LIBÉRATION DE PARIS

préface d'André Tolle
postface d'Henri Rol-Tanguy
Editions sociales. 140F
à commander auprès du PCF XXe

humanité dimanche "il y a 50 ans la Libération

hors-série 30F
textes de G. Willard, H. Amouroux,, R.
Paxton, G. Plissonnier, M. Marzin, A.
Tolle, G. Girard, Rol-Tanguy...
en vente auprès des militants communistes

B - LES JUIFS DU 20ème RESISTANCE, DEPORTATION SOLIDARITE

LA CHASSE AUX JUDEO BOLCHEVIQUES

Depuis le moment où les villages de Belleville et de Charonne ont commencé à s'urbaniser sur le modèle parisien, ils ont accueilli des familles modestes chassées de leur logis ou de leur pays. Cela a commencé avec l'afflux d'ouvriers parisiens chassés par la spéculation immobilière lancée par les grands travaux d'Haussmann et venus s'ajouter à la population républicaine qui va connaître la répression de la Commune.

Au fil des persécutions les populations diverses se sont regroupées et dans une large mesure amalgamées, sans toutefois se fondre.

En 1939 on retrouve donc là, avec les souches anciennes, des Arméniens qui ont fui les massacres turcs, les Italiens opposants à Mussolini, des juifs de Russie et d'Europe Centrale fuyant les pogroms et l'antisémitisme ordinaire, des juifs allemands échappés aux nazis. Parmi eux, de nombreux militants progressistes juifs et non juifs, vivant côte à côte dans un climat de fraternité ouvrière qui montrera son visage d'espoir au moment du Front Populaire. S'ajoutent alors des Espagnols républicains, du moins ceux qui ont pu échapper aux camps de concentration installés par le gouvernement français.

C'est dans ce vivier progressiste et révolutionnaire que, suivant les traces du gouvernement Daladier en 39, les actions conjointes de la Gestapo et de la police de Vichy, vont puiser leurs victimes. La Résistance y grandira au fur et à mesure de la répression.

Les chiffres que nous avons recueillis ne sont pas très fiables. Il semble que les déportations dans la population juive aient atteint au moins 8000 personnes, hommes, femmes, enfants.

Les quelques témoignages que nous donnons ont pour but de montrer à la fois les circonstances de la persécution et de la lutte. Elles ne sont qu'une indication sur un épisode douloureux et tragique de l'occupation. Mais elles montrent aussi une résistance populaire collective et efficace, animée par les organisations clandestines.

L'occupant et ses auxiliaires ne s'y sont pas trompés dans leur action contre leurs adversaires, baptisés "judéo-bolchéviques" dès les années 40.

LE 20ème D'AVANT 39

Témoignage de Jacques et Albert Eideliman

"Si, chaque soir, je traversais Paris à vélo pour aller rue Piat, tout en haut de Belleville, c'est que je trouvais à l'A.I.C. (1) un aliment pour l'esprit et des amis. Presque tous les jeunes que je rencontrais venaient d'émigrer de l'Europe de l'Est ou du Centre, chassés par la misère ou pour leur activité politique, ou les deux à la fois. Certains avaient échappé de justesse à la prison de Pilsudski. Quelques uns étaient issus de milieux aisés, les plus

nombreux de milieux pauvres. Ils étaient tous chaleureux, animés par leur idéal révolutionnaire. Autodidactes pour la plupart, ils possédaient une vaste culture qui me remplissait d'admiration. J'étais conscient de mon ignorance, je restais muet devant eux.

Il fallait des caractères bien trempés pour résister à toutes les épreuves qu'ils enduraient; le plus souvent entrés clandestinement en France, sans papiers, ils vivaient toujours sous la menace de l'expulsion ; sans argent, ils

partageaient une pièce mansardée meublée d'un seul lit, étouffante l'été, glaciale l'hiver. Nous avons créé une buvette au club; pour une

somme modique, ils avaient au moins le pain et le thé."

(1) A.I.C. Arbeiter Jugend Club (Club de la Jeunesse Ouvrière Juive Communiste)

LES COMMUNISTES CONTRE LES MESURES FRAPPANT LES JUIFS 15 SEPTEMBRE 1940

Tract distribué dans le quartier de Belleville et noté par l'écrivain juif Aron BEKERMAN à la date du 15 Septembre 1940.

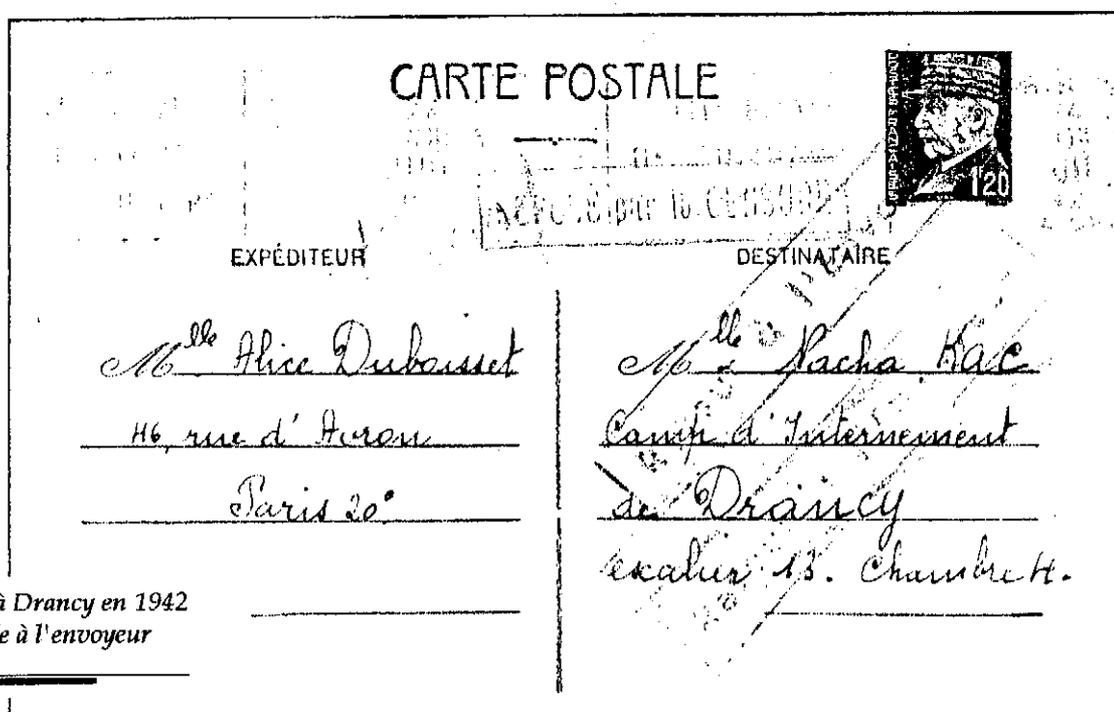
"Ouvriers juifs, artisans, commerçants, ne permettez pas l'installation de pogroms dans notre quartier. Les hommes, enfants de la population juive, étaient avec nous au front, en première ligne. Ensemble ils ont combattu.

Combien d'entre eux sont tombés à nos côtés ? Ensemble avec nous ils travaillent et luttent. A bas les mesures antisémites."



(David Diamant
La Résistance juive entre gloire et tragédie
Ed. L'Harmattan, p.66/67)

18, rue de Tourtille



carte envoyée à Drancy en 1942
et retournée à l'expéditeur

COMMUNISTE ET JUIF

DEUX RAISONS D'ÊTRE ARRÊTÉ

Témoignage de Marcel Rozental

"Au printemps 1942, la police ayant eu en main des listes de membres du Parti, des arrestations s'en suivirent (fait vérifié après la guerre).

À l'aube, je ne me souviens pas du jour, des policiers vinrent chercher mon père. Après une rapide perquisition, ils furent surpris en apprenant que mon père avait été arrêté comme juif.

Nous vivions dans l'angoisse et nous nous attendions à tout. Alors des coups dans la porte: "Police".

Difficile à décrire pour celui qui n'a pas vécu ce moment.

Peu après, mon père fut transféré au camp de Compiègne. Sa dernière carte, que j'ai pu conserver, date de Drancy, le 28 Avril 1942.

Il nous annonçait son transfert et à sa re-lecture, des années après, il m'apparaît évident qu'il pressentait de ne plus nous revoir.

Un mois après, c'était les épreuves du Certificat d'Études. Si mes résultats ne furent pas brillants, j'obtins quand même mon diplôme, à la fin d'une année scolaire pour le moins perturbée, et ce n'était pas terminé.

Nous n'avions pas encore atteint les limites de nos angoisses.

L'étoile jaune et la solidarité

Tous les juifs de plus de 6 ans, français ou étrangers, nous devions porter à l'emplacement du coeur, cousu sur nos vêtements, une étoile jaune d'or, grande comme la paume de la main, sur laquelle était écrit en lettres noires: "Juif".

Je découvre que l'étoile à six branches est un signe de judaïsme.

Comble de l'ironie: pour les obtenir, nous devions fournir quelques points de textile.

Obligatoire sur tous les vêtements portés à l'extérieur, l'étoile devait être cousue solidement.

Nous avons ainsi commencé une partie de cache-cache.

Dans la rue Bisson, je jouais avec les copains, et quand je sortais avec eux au cinéma, malgré l'interdiction aux juifs de fréquenter les salles de spectacle, je ne portais pas l'étoile.

Maman ne la cousait pas très serré. Quelques points, contrairement au règlement.

Par contre, quand je me rendais dans des services officiels, par exemple à la mairie, et pour certains déplacements, je portais l'étoile.

Nous prenions des risques. Maman les acceptait, même si elle exprimait parfois ses appréhensions.

Comment aurions-nous pu faire autrement? Jean et moi avons circulé vers plusieurs endroits, où nous étions sensés ne pas être juifs.

Avec le port obligatoire de l'étoile, une certaine solidarité avec les juifs se traduisait sous des aspects divers.

Nous en avons bénéficié et la complicité de notre entourage nous aidait.

A l'origine, ce n'était pas évident. Il faut croire que l'audace paye. Nous n'avons pas accepté l'ordre établi. Un ordre qui conduisait à Auschwitz, via Drancy.

Pour non port de l'étoile jaune, Louise Jacobson, élève du Lycée Hélène Boucher, a été arrêté à 17 ans. Internée à Fresnes, transférée à

Drancy, elle a été déportée en février 1943.

Comment ne pas avoir de l'audace, maman nous en donnait l'exemple. À l'annonce que la mention "Juif", devait être apposée sur les cartes d'alimentation, maman fit une déclaration de perte de nos cartes. Sur les secondes, le tampon "Juif". Nous possédions ainsi, Maman, Jean et moi, deux cartes d'alimentation que nous avons utilisées suivant l'opportunité des déplacements que nous avons effectués ultérieurement.

À propos de la complicité de notre entourage, la plupart des commerçants proches ne pratiquaient aucune discrimination à notre égard. On se connaissait depuis longtemps.

Dans la rue Bisson, je jouais avec les copains, et quand je sortais avec eux au cinéma, malgré l'interdiction aux juifs de fréquenter les salles de spectacle, je ne portais pas l'étoile.

C'est au café-hôtel du 33 rue Bisson que j'ai appris à jouer aux échecs avec le fils de la patronne.

Eugénie, la soeur d'un copain, Sakis, nos voisins arméniens, m'aidait à faire mes devoirs.

Le doriote corrigé

Une anecdote significative: rue Bisson, une jeune fille juive très belle subissait des pressions, pour ne pas dire plus, de la part d'un jeune doriote, qui voulait profiter de sa situation, pour en abuser.

Gustave, dit "Tatave", un copain d'origine grecque, l'ainé de notre bande, c'était un costaud, s'est alors interposé publiquement dans la rue, menaçant le doriote de lui casser la gueule, s'il poursuivait ses "assiduités".

Il n'y eût pas de suite, alors que l'autre aurait pû le faire arrêter.

C'était avant les rafles de juillet 1942.

Solidarité

Jusqu'à la rentrée, ma principale distraction: la lecture. Presque tous les jours à la bibliothèque.

ayant appris l'arrestation de mon père, les bibliothécaires me témoignèrent une sollicitude particulière.

Souhaitant avoir d'autres livres que je ne trouvais pas rue Sorbier, elles me recommandèrent à leurs collègues de la bibliothèque centrale située à la Mairie du 20ème.

A la rentrée scolaire 1941-1942, je fus admis en CM2, classe préparatoire au Certificat d'Etudes Primaires.

J'écrivais souvent à mon père. Il me recommandait de bien étudier. Ce que je m'efforçais de faire, et pourtant ce fût une année éprouvante.

Le couvre-feu, les interdictions pour les juifs de fréquenter les lieux publics de distractions, et de loisirs, cinémas, piscines, bibliothèques..... Obligation de monter dans le wagon de la rame de métro réservé aux juifs.... La répression contre les juifs s'accroissait. L'atmosphère à Belleville devenait de plus en plus pesante.

Les bibliothécaires n'en continuèrent pas moins à me prêter des livres.

Entre les copains juifs et non juifs, les relations

n'en furent pas affectées; au contraire, nous ressentions en commun, plus ou moins confusément, le besoin de faire face à une adversité qui se traduisait sous divers aspects pour tous. Nous continuions à jouer ensemble. Les copains de la bande de la rue Bisson m'emmenaient avec eux au cinéma, rassurant ma mère "nous veillerons sur Marcel, s'il y a du danger, nous nous débrouillerons pour qu'il puisse s'échapper".

Bien que tremblante, ma mère leur faisait confiance. Et cela dura tout le temps que je passais à Paris.

C'était risqué, mais jamais personne dans le voisinage ne nous a dénoncés. Même, ensuite quand le port de l'étoile fut imposé, à la fin du mois de mai 1942.

Mais l'antisémitisme existe

Sous l'influence de la propagande raciste, le climat antisémite est devenu de plus en plus pesant ensuite.

A la faveur des arrestations des juifs, il y eut quelques cas, peu à ma connaissance, de pillages des logements devenus vacants. Il est vrai que les travailleurs juifs de Belleville ne succombaient pas sous le poids des richesses.

Autre anecdote: ma mère, après avoir fait la queue pour du lait à la Laiterie Parisienne

de la rue de Tourtille, entendit "ces juifs qui boivent notre lait". Bien que nous en ayons eu besoin, elle cassa la bouteille sur le rebord du trottoir, "le voilà votre lait".

Les présents, dans leur ensemble, réagirent bien, lui donnant raison, manifestant leur solidarité, peut-être aussi parce qu'elle avait eu le courage de s'opposer à ce propos antisémite.

A l'école, pour la première fois, je me heurtai à des tracasseries d'une petite minorité d'élèves.

L'année précédente, ce n'était pas le cas et l'instituteur, M. Mancini, ancien combattant de la guerre de 14-18, ne tolérait aucune discrimination dans sa classe.

Il avait combattu à Verdun, mais n'en était pas pour autant un admirateur de Pétain.

Plusieurs fois, il nous a raconté ce que furent les combats pendant la première guerre mondiale avec descriptions au tableau sur les combats des tranchées.

Entre les copains juifs et non juifs, les relations n'en furent pas affectées; au contraire, nous ressentions en commun, plus ou moins confusément, le besoin de faire face à une adversité qui se traduisait sous divers aspects pour tous.

Alors que des instructions avaient été données au corps enseignant de faire l'apologie de Pétain, "sauveur de la France", M. Mancini s'en était abstenu. On nous avait remis des cartes-photos du "Maréchal", dont celle avec l'inscription: "Je fais à la France le don de ma personne". Nous devions les vendre.

Comme le rendement avait été insuffisant, le directeur de l'école vint dans la classe et nous fit un discours sur les mérites de Pétain. A voir le visage de notre instituteur qui était sur l'estrade derrière lui, nous comprenions qu'il n'approuvait pas les propos du directeur. Après le départ de celui-ci, il nous conseilla quand même de diffuser les photos afin de nous éviter des ennuis.

La propagande pétainiste battait son plein et les enfants des écoles de Paris furent "conviés" gratuitement à un spectacle au "Vel-d'Hiv", encadrés par des jeunes et où nous devions apprendre la chanson à la gloire de Pétain: "Maréchal, nous voilà".

C'est l'année suivante, dans la classe du C.E.P., que des élèves me traitèrent de "sale juif", et contrairement à d'autres élèves juifs, je réagissais violemment. Il y eut des coups échangés dans la cours de l'école et les frères Nalbandian, cousins des Saboudjian, nos voisins du 35 rue Bisson, me soutinrent avec quelques autres élèves.

Un soir à l'étude, un élève m'insultant à nouveau, je jetais en sa direction, un encrier à travers la classe. L'instituteur, M. Vigier, contrairement à M. Mancini, était un admirateur de Pétain. Il n'intervint pas.

Ma mère, informée de cet incident, s'en fût trouver le directeur de l'école, qui revenant d'un camp de prisonniers de guerre, avait remplacé celui de l'année précédente.

Il me fit appeler, ainsi que les élèves qui proféraient des insultes antisémites et il les tança vertement devant ma mère.

Puis, il vint dans la classe; celle-ci était contigüe à la classe supérieure; il s'adressa aux élèves des deux classes et déclara qu'il n'accepterait aucune discrimination et agissements racistes dans son école.

Nous avons appris que les instituteurs en avaient discuté et dans leur ensemble, approuvaient l'attitude du directeur. Un acte de courage dans les conditions de l'époque. C'est un bon souvenir.

Les loisirs interdits: Interdit de lire

Après les rafles de juillet 1942, il devenait difficile de témoigner publiquement sa solidarité avec les juifs, sous peine de représailles.

Les bibliothécaires de la rue Sorbier n'étaient pas à l'abri d'une dénonciation et d'une inspection.

Le jour où elles m'annoncèrent ne plus pouvoir poursuivre de me prêter des livres, je ne sais qui en fut le plus affligé.

L'une d'elle, la plus jeune, Melle Magne, que j'affectionnais particulièrement pour la gentillesse qu'elle me témoignait, et aussi parce que, à 13 ans, un adolescent éprouve des sentiments nouveaux, Melle Magne avait les larmes aux yeux.

Ce même jour, je m'aperçus que l'on faisait remplir une déclaration pour les nouvelles inscriptions: "je jure sur l'honneur de ne pas être juif".

Déclaration devant être signée par les adolescents et pour les plus jeunes enfants par leurs parents.

Je m'en souviens d'en être resté muet, bouche bée, moi aussi avec des larmes aux yeux.

Un monde s'effondrait. La lecture, qui pour moi, était une véritable passion, m'était interdite.

Il est difficile d'imaginer maintenant ce que signifie pour un adolescent de 13 ans, de subir un tel interdit, parce qu'il est juif.

A la bibliothèque, je m'aperçus que l'on faisait remplir une déclaration pour les nouvelles inscriptions: "je jure sur l'honneur de ne pas être juif".

Philatélie et harmonica

Si les bibliothèques m'étaient interdites, je n'en continuais pas moins de lire. Partout où je passais, j'empruntais des livres, chez les voisins qui en possédaient. Je n'avais pas le choix et je n'étais pas difficile, l'essentiel était de "s'évader".

Durant cette période, je commençais à collectionner des timbres, autre possibilité d'évasion, vers le monde, en essayant de situer les pays dans la planète.

J'étais un passionné de l'harmonica. J'ai acheté ma première en 1942.

Les Horner, made in Germany, n'étaient pas chères et maman, bien que désargentée, me donna la somme pour l'acquérir.

J'appris seul à en jouer. Tous les airs qui me passaient en tête. Sans être un virtuose, j'avais un certain sens du rythme et rapidement, je jouais sans trop de fausses notes.

Airs populaires comme quelques classiques. Maman était heureuse.

Depuis 1942, nous n'avions plus de poste de radio, interdit aux juifs.

Mon premier "boulot"

Mon copain Petit Louis, travaillait dans une petite "boîte" à 50 mètres de chez nous, rue de Tourville.

Montage de séateurs et cisailles pour le jardinage.

Le patron accepta de m'embaucher comme manoeuvre, sans me déclarer, n'ayant pas droit avant 14 ans à un livret de travail. Il savait à quoi s'en tenir sur notre situation. Il prenait des risques, embaucher un juif.

Dangereux aussi, en cas d'accident.

Mon travail, entre autres, blanchissage des pièces de séateurs mélangées à du sable dans des tonneaux, ébarbage, perçage de ces pièces qui arrivaient brutes de fonderie.

Souvenir de cette entreprise, une cicatrice à mon index gauche. Ebarbant une pièce à la meule, elle me glissa des mains, d'où une profonde entaille. Le patron fit un pansement.

LA HONTE: 16 juillet 1942, 8000 disparus

"Le refuge des métèques et des marginaux, Belleville, devait donc payer comptant son tribut à la cause...en chair humaine. Un matin de juillet 1942, ce fut la catastrophe. L'aube venait juste de poindre. Silencieusement, sournoisement, les "capteurs", équipes spéciales d'arrestation renforcées par les hommes de l'Ecole pratique, arrivèrent sur les lieux par le premier métro. Rue après rue, maison après maison, ils s'abattirent comme une nuée de mouches dans les cours, les loges des concierges, les escaliers, à la recherche des étoiles jaunes. Des Juifs. De partout montèrent des cris de détresse, des appels au secours dans le va-et-vient des cars de police, des motards de la police, des autobus frêtés par la police à la T.C.R.P. (*compagnie d'autobus*) pour transporter au Vel d'Hiv le " matériel humain capté".

(Clément Lepidis "Belleville")

"La Nuit et le Brouillard" s'abattirent sur Belleville

_____Témoignage de Marcel Rozental_____

"Jusqu'à cette période, seuls les hommes étaient arrêtés. Ce fut le tour des femmes et des enfants.

16 juillet: le jour de la grande rafle, très tôt, des voisins dont les fenêtres donnaient sur la rue Bisson, virent arriver les cars de police et dans tout le voisinage, les cris et les pleurs résonnaient.

Les parents de Petit Louis, mon meilleur copain, ils s'appelaient Ledous, nous prévinrent et nous proposèrent de nous réfugier chez eux.

De leur fenêtre, située à la hauteur du 2ème étage, nous vîmes "embarquer" des dizaines de familles, femmes, enfants....

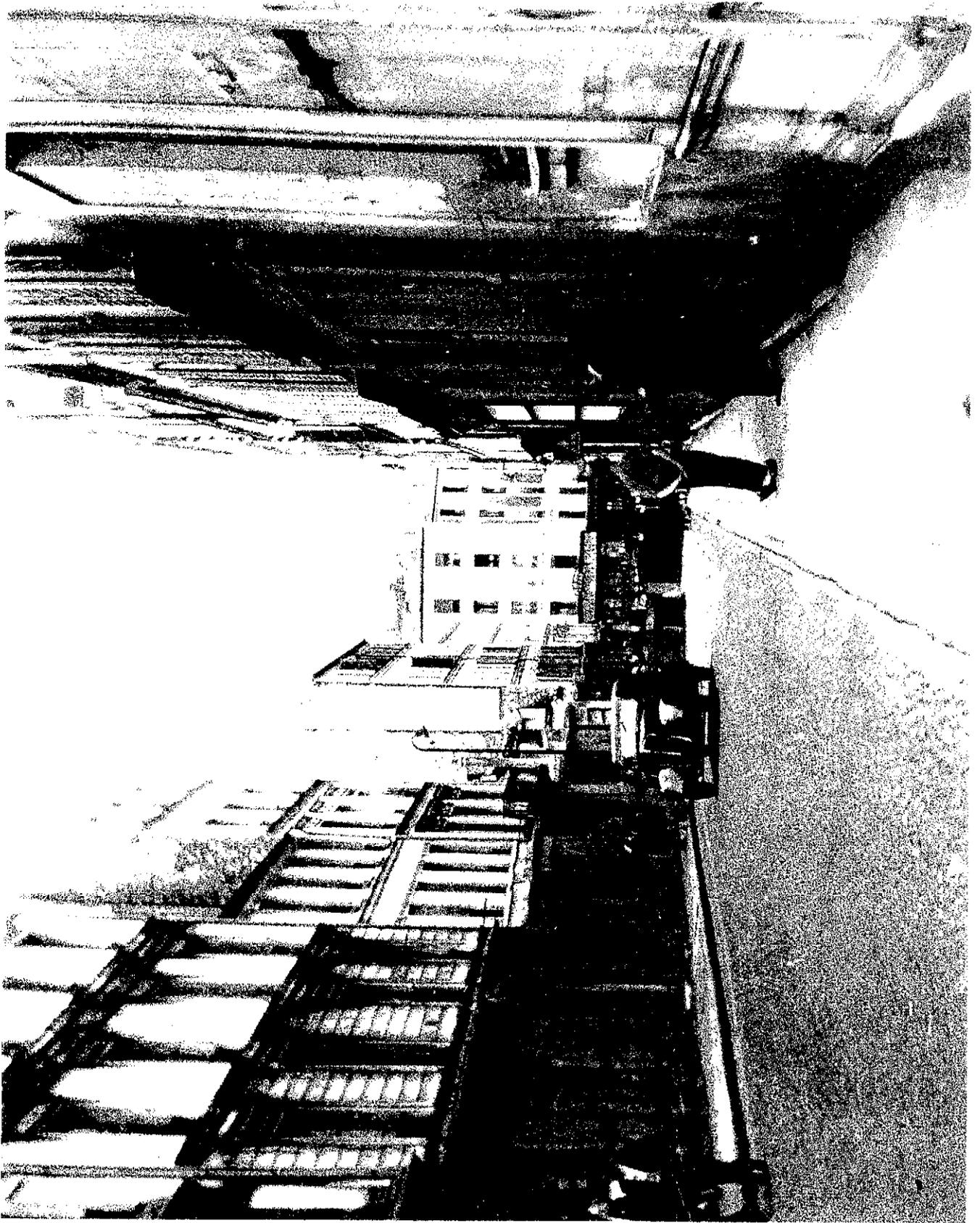
Parmi ces derniers, nos copains.

Nous apprîmes que dans la rue Pali-Kao, une femme avait jeté ses enfants par la fenêtre avant de sauter ensuite dans le vide.

Des années après, comme d'autres faits, j'ai pensé que c'était le fruit de mon imagination. Lisant un livre de Lépidis sur Belleville en 1985, il relate ce fait. Lors d'une rencontre, il me le confirma.

Malheureusement, je n'avais pas rêvé.

En fin d'après midi, craignant des représailles pour nos voisins et ne pouvant décemment rester dans leur petite pièce, et apparemment



1944, barricade, rue Henri Chevreau (Photo GUERARD)



1944, la bataille de M\u00e9nilmontant
un combattant FFI \u00e0 la gare- Photo GUERARD

la rafle était terminée, ma mère décidait de revenir dans notre petit logement.

Elle m'envoya chercher du ravitaillement. Tout ce que nous pouvions obtenir avec nos cartes d'alimentation.

A l'épicerie, le gérant fit bonne mesure avec quelques suppléments.

Nous attendions. Comment fuir ? Les flics étaient partout dans les rues. Où partir et avec quels moyens ?

Ce n'était pas du fatalisme. Nous étions le dos au mur et maman si elle avait été certaine de réussir, aurait tout tenté. On le verra par la suite, quand elle nous éloigna d'elle.

Ce jour là, comme les suivants, nos voisins du 35 nous témoignaient leur solidarité.

Nous passâmes au travers des rafles.

Est-ce le fait d'être français, que mon père avait été mobilisé en 1939 ? Peut-être notre

dossier fut-il classé ou jeté aux oubliettes à la Préfecture ?

Nous y avons été convoqués pendant l'internement de mon père à Drancy. Le flic qui nous avait reçus nous avait dit ne pas comprendre pourquoi mon père avait été arrêté.

Il nous avait rassurés sur notre sort, après nous avoir questionnés sur les activités de mon père.

Nous avons dit que nous ignorions tout. Ce qui pouvait paraître vraisemblable.

Le fait est là. Avec un point d'interrogation.

Depuis, nous n'avons jamais été inquiétés.

Qu'a fait ce flic ?

Comme quelques uns de ses collègues qui prévinrent des familles juives, la veille de la grande rafle. J'en ai connu un exemple d'une famille demeurant rue de Tourtille."

LA RIPOSTE - 16 juillet 1942

"Lors de la grande rafle du 16 juillet, un groupe de jeunes gens du quartier du Père Lachaise organise spontanément une chaîne d'évasion de Juifs: l'âme en était Pierre D., dont le père tenait un café, 51, rue des Amandiers. On déménageait beaucoup, ce jour là, tandis que les feldgendarmes quadrillaient les rues du 20ème. A chaque voyage, Pierrot emportait, cachés dans une caisse ou dans une armoire, un homme ou plusieurs petits enfants auxquels on procurait de fausses cartes d'identité et que d'autres jeunes convoyaient jusqu'à la ligne de démarcation."

(d'après Charlotte Delbo *Le Convoi du 24 janvier*
Cité par Marie Granet - *Les jeunes dans la résistance* Ed. France Empire)

UN GARAGE RUE RAMPONEAU

La veille de la rafle des juifs, des résistants du 19ème arrondissement ont été prévenus et s'efforcent de décider les familles qu'ils connaissent à fuir. Maria Doriath se souvient de l'aide reçue par un poissonnier du 11ème qui mit son garage dans la rue Ramponeau à la disposition de plusieurs familles juives qui s'y cachèrent plusieurs jours avant de s'enfuir. Pendant cette période, il contribua à les ravitailler.

1941 ~ RUE DES AMANDIERS

_____ Témoignage de Max Mendelson en 1946 _____

"C'est en 1941 que Régina est apparue aux réunions clandestines du 20ème arrondissement. Elle militait avec Léa Gothelf dans le secteur. Nous avons réfléchi au moyen de sauver les enfants accaparés par l'U.G.I.F*. Mais avant tout il fallait concentrer notre attention sur les enfants qui étaient encore dans les écoles communales. Une femme française, Madame Renault, était en contact avec nous. Nous avons décidé, Madame Renault, Régina Kurchand et moi, d'aller en délégation dans les écoles communales, rue de Tlemcen et rue des Cendriers. Nous nous sommes

entretenus avec les directrices et avons décidé que Madame Renault serait alertée immédiatement en cas de rafles d'enfants juifs. Régina s'exprimait avec une telle ferveur et les larmes aux yeux, en demandant aux directrices de nous aider à sauver les enfants qu'on lui demandait:

"- Avez-vous un enfant dans notre école ?
- Non, mais je suis la mère de tous ces enfants"
répondait-elle."

(David Diamant "250 combattants")

* Union générale des Israélites de France, au service de Vichy



1



13, rue Saint Blaise

1

7, Place Gambetta

2

2

Arrestations et déportations se succèdent

Témoignage de Marcel Rozental

"Les rafles des juifs s'étendaient au-delà de la région parisienne.

Nous apprîmes que la soeur aînée de maman, Tante Mania, son mari et leur petite fille Rosette, arrêtés à Lunéville, étaient à Drancy où ils ne restèrent que quelques jours avant d'être déportés.

Vers la fin de l'année 1942, la soeur de papa, tante Sarah, qui le 16 juillet, passant du rebord de sa fenêtre à celle du voisin, au 3ème étage, échappa à la rafle, se fait prendre au métro Jaurès.

Ayant été prévenus, nous décidâmes maman et moi, après concertation, d'aller voir au commissariat du 19ème arrondissement où elle avait été emmenée, avant son transfert à Drancy. Je dissuadais maman d'y aller à deux. Etant un enfant, si l'on peut dire, le risque était moins grand, encore que ?

Pour la circonstance, maman me "colla" l'étoile sur ma veste.

Je ne me souviens plus ce que j'ai raconté aux flics; ils me permirent de rencontrer ma tante.

Elle était effondrée dans un coin de cette grande salle du commissariat, entourée de flics.

Elle m'étreignit comme si ma venue était l'espoir, les larmes coulaient. Jamais, elle ne m'avait ainsi embrassé.

Comment traduire ce que j'ai ressenti ? Des moments comme ceux-là, vous marquent pour la vie, et j'en ai connu d'autres.

Les flics nous regardaient et ma tante s'inquiétait pour moi. Je la tranquillisais.

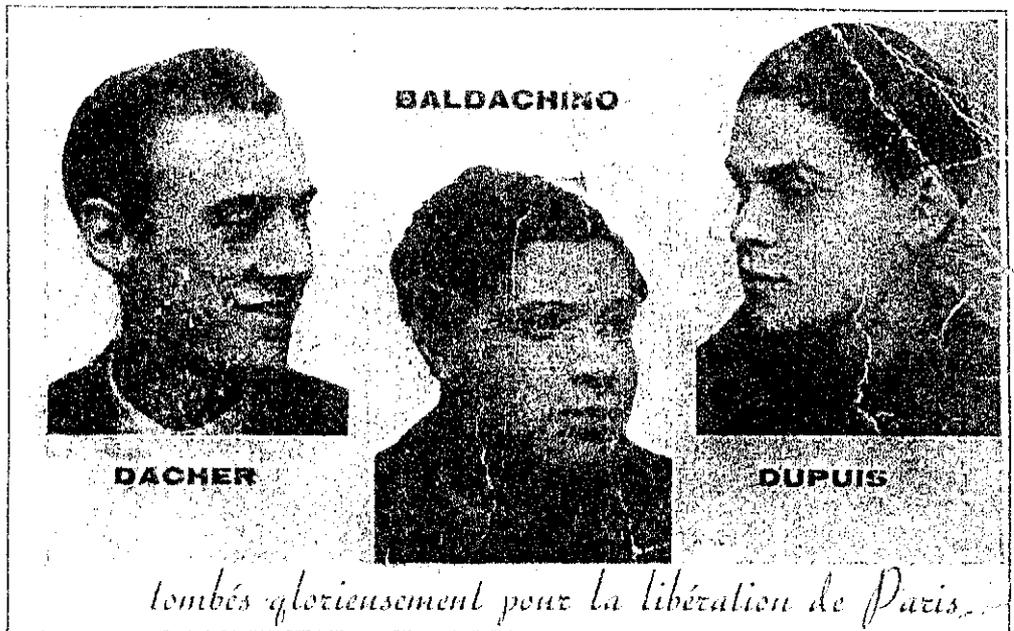
Peut-être certains, depuis les rafles de juillet, ne se sentaient pas très à l'aise. Ils mirent fin à notre entretien d'environ une heure, et me conseillèrent de rentrer rapidement avant le couvre-feu imposé aux juifs pour circuler.

Quel adieu ! Le seul que j'ai pu faire à un membre de notre famille, après son arrestation.

Du pas de la porte, les larmes aux yeux, je regardais longuement ma tante. De notre famille la plus proche, il ne restait plus que tante Berthe, son mari et son fils, une cousine Hélène et nous, maman, Jean et moi."

B





2

1

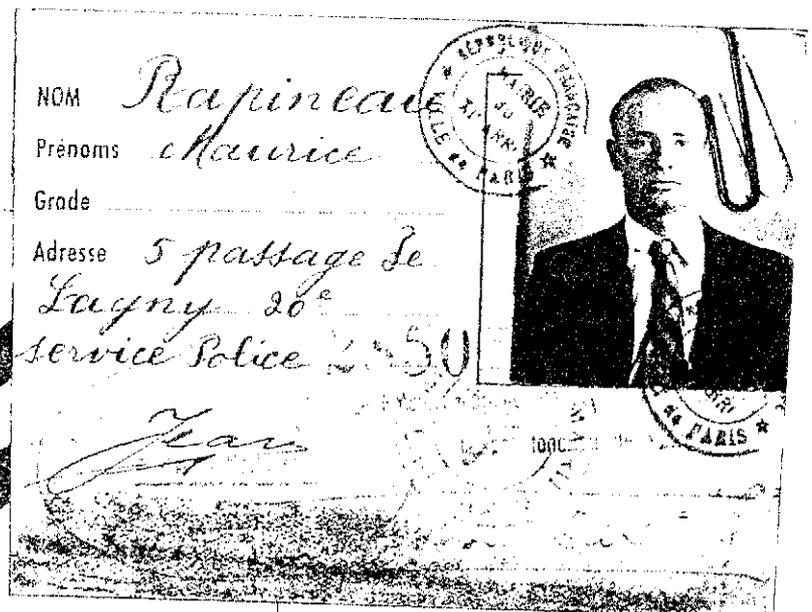
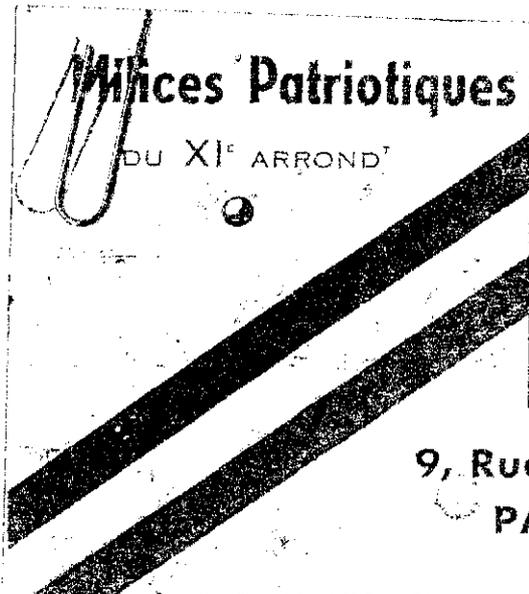
Carte postale éditée à la Libération

1

36 Boulevard de Charonne

Milices patriotiques: organisées dans les entreprises en vue de l'insurrection et de la Libération

3



9, Rue des Bluets
PARIS-XI^e

3

C - RESISTER

Dès les premiers jours

21 juin 1940,

Jacques DUCLOS, Bd Mortier

C'est le 21 Juin 1940 que Jacques Duclos, qui vit dans la clandestinité depuis l'interdiction du Parti Communiste par Daladier, arrive au 88 Boulevard Mortier, chez Madame Alice, une serveuse de la "Famille Nouvelle". Déménagement rendu obligatoire par l'arrestation d'un contact de Léo (Jacques Duclos), Maurice Tréand.

C'est dans cette "planque" que sera continuée la rédaction de l'appel connu sous le nom d'"Appel du 10 juillet 40" et rediffusé sous la signature de Maurice Thorez et Jacques Duclos à des milliers d'exemplaires.

L'impression de l'appel du 10 Juillet 1940.

On sait que l'appel fut imprimé 30 Boulevard Poniatowski par Tirand et Le Marrec. C'est Le Marrec, habitant du 20ème, qui aide Tirand à tirer les 250.000 premiers exemplaires qu'il prit en livraison avec une charrette à bras pour les remettre aux organisateurs de la diffusion.

Juillet 1940

En juillet 40, un Comité Populaire remplaçant le Centre Intersyndical est constitué.

20.000 tracts sont distribués aux travailleurs des usines dont les portes étaient fermées, les patrons ayant fui la Capitale.

La distribution entraîne des délégations à la Mairie "du travail et du pain".

Le rassemblement de plusieurs milliers de travailleurs place Gambetta ne passait pas inaperçu.

Quelques jours plus tard, les fascistes de Buccard en tenue, venus rue des Amandiers, se font corriger par la population rassemblée à l'appel d'un tract du Parti Communiste.

Les affichages

De juillet à octobre 40, les murs du 20ème étaient recouverts d'affichettes appelant à rejoindre la lutte contre l'occupant, à l'initiative du Comité Populaire et du P.C.F.

Roland Fantauzzo, qui collait des affiches réclamant un meilleur ravitaillement, est arrêté le 16 octobre 1940. Il sera conduit au Commissariat rue du Surmelin et ensuite à la Santé où il est incarcéré avec les droits communs.

La 16ème Chambre le condamne à 6 mois de prison. Son défenseur était Alexandre Zévaès.

Début de l'occupation - 1940

"Derrière les fenêtres, on assista, le coeur gros, à l'événement historique. Le premier couvre feu de l'Occupation fut presque un acte contre nature envers la population habituée à flâner, en toute liberté, dans l'agora des rues. Les uniformes de la Wehrmacht ne s'aventuraient guère à Belleville et quand ils le traversaient, c'était généralement par deux, suivant ainsi les consignes "(1).

(Clément Lepidis "Belleville")

(1) La rumeur populaire a longtemps parlé de ces soldats allemands en uniforme, entrés au 140 rue de Ménilmontant et qui n'en n'étaient jamais ressortis. Vérité ou légende, l'anecdote est cependant révélatrice.

Dès le premier jour

"L'après-midi du jour où les Allemands firent leur entrée à Paris, je me trouvais à la sortie du métro Gambetta, dans l'attente d'un rendez-vous hypothétique avec Dallidet (Emile). Je me proposais d'envisager avec lui la possibilité de ma participation à l'action illégale du Parti, sans même savoir encore en quoi elle pourrait consister".

(Jean Jerome "Les Clandestins")

L'arrêté du 20 Octobre 1940

Le Préfet de Police de Paris, Langeron, prend un arrêté :

"Toute découverte de tracts clandestins sur le territoire d'une commune de la Seine entraînera l'internement administratif d'un ou plusieurs militants communistes notoirement connus résidant sur le territoire de cette commune".

C'était mettre à la portée des nazis tous les militants communistes .

Forcer un fichier pour organiser une manif.

Le 13 Janvier 1941, une manifestation de femmes de prisonniers devant la "Maison du Prisonnier", place Clichy.

Parmi les organisatrices, Maria Doriath se souvient de l'aide apportée par une femme du 20ème, travaillant dans cet organisme, qui avait en forçant un classeur, collecté les adresses des femmes à avertir de l'action entreprise.

Le 1er Mai 1941

Manifestation Porte de Montreuil, rue de Ménilmontant et rue de Belleville.

27 JUILLET 1941

Témoignage de Georges Ghertman

Après la mémorable manifestation patriotique du 14 juillet 1941 sur les Grands boulevards, merveilleusement décrite dans son exactitude par Albert Ouzoulias dans "Les bataillons de la jeunesse", la prochaine manif a été fixée dans la matinée du dimanche 27 juillet 1941 au coeur des quartiers populaires de Paris, les 11e et 20e arrondissements.

Au rendez-vous, près de la statue de la Grisette (coin du Faubourg du Temple et du Boulevard Jules Ferry), une petite centaine de jeunes patriotes était prête au défilé. A 10 heures pile, Odile Arrighi, jeune combattante de 18 ans, magnifique de courage et d'efficacité, qui assurait depuis des mois la liaison entre la Direction des Jeunesses communistes de la région parisienne, Maurice Berlemont, André Leroy..., et les responsables des arrondissements de la capitale, me lance le signal du départ.

Juché sur les épaules d'un camarade, je crie "En avant pour la Libération de la France...!". Derrière la banderole "Chassez l'occupant" et quelques drapeaux tricolores nous nous lançons au milieu de la chaussée, fendant la foule descendue dans la rue pour faire son marché, éberluée par nos mots d'ordre scandés par nos chants.

Des fenêtres s'ouvrent et des applaudissements se font entendre.

Jacques Arbizer, "titi" du 20e et son équipe échelonnée tous les 10 mètres, lancent en l'air des tracts qui semblent descendre du ciel. Jacques, militant ardent et téméraire, tombera au cours d'une action entre les mains de la police le 13 septembre 1941 et sera fusillé à l'âge de 20 ans le 31 mars 1942.

Une lettre, sa dernière lettre, qui vous prend aux tripes, avec sa charge d'émotion et son humour incroyable, a été publiée et mérite d'être reprise ici pour être lue (*chap E : Qui étaient-ils?*).

A la tête des groupes de protection, Armand Vanvers, venu, lui, du 17e arrondissement, veille devant les avertisseurs de police, prêt à toute éventualité.

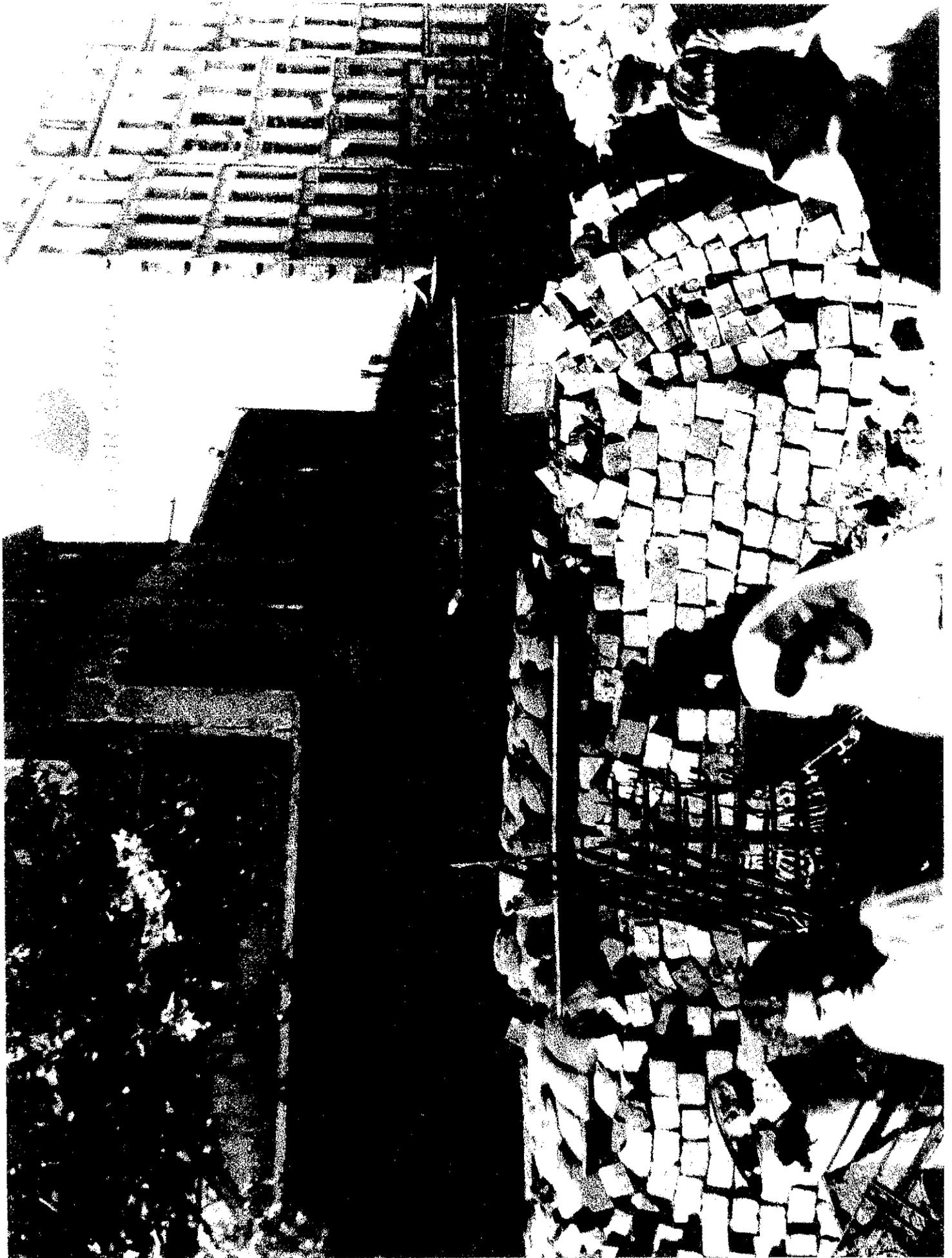
Le cortège s'enfle et se dirige après le métro Belleville dans la rue du même nom.

Avec détermination et enthousiasme, nous arrivons au métro Pyrénées.

L'ordre de la dislocation est donné. Dans la discipline la plus totale tout est réglé dans les temps prévus.

Pas un flic, pas une arrestation.

Des camarades restés en observation nous ont signalé l'arrivée des cars de police une heure après la fin de la manifestation.



barricade, rue de Belleville

Organisation Todt

DIENSTSTELLE

Feldpostnr. 41343

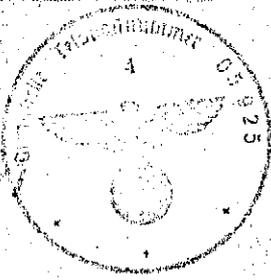
O. U. den. 24.7.1943

URLAUBSSCHEIN

Der Französischer Arbeiter Rapineau Maurice
geb. am 14 August 1921 in Montreuil hat Heimaturlaub für die Zeit vom
25 August 1943 bis 30 August 1943 nach
Paris



Arge. Schiffer
Bauunternehmungen
Müller-Schiffer-Verl.



Der Frontführer
Haupttruppführer

1

DIRECTION REGIONALE DE PARIS

CIRCULAIRE REGIONALE No 2 du 26 Août 1944

A MM. les Receveurs et Chefs de Service aux Comités représentants le Personnel

En conformité avec les instructions données par l'Union des Syndicats de la Seine, en accord avec le Comité Parisien de la Libération, la Direction Régionale provisoire et le Comité Régional Fédéral des P.T.T. donnent l'ordre de reprise générale du travail pour lundi 28 août 1944, pour faire reprendre la vie normale dans le plus bref délai possible.
Cet ordre confirmant d'ailleurs les instructions déjà données notamment pour l'entretien du matériel et la construction de lignes téléphoniques d'intérêt militaire.
Tout doit être mis en œuvre pour la poursuite victorieuse de la guerre libératrice et empêcher de nuire les éléments de la 5ème colonne au service de l'ennemi.
En conséquence nous donnons l'ordre aux Chefs de service et aux Comités représentants le personnel d'interdire l'accès des services à tout agent, sans distinction de catégorie ou grade, qui aurait fait obstacle sous quelque forme que ce soit à la grève patriotique réalisée en application des directives de C.G.T. et de la C.F.T.C. et conformément à l'appel du Général de GAULE Président du Gouvernement provisoire de la République Française.
Les Chefs de service et les Comités représentants le personnel établiront des rapports circonstanciés en vue de déterminer le degré de culpabilité de chacun d'eux.

Pour le Directeur Régional provisoire,
Pour le Comité Régional des P. T. T. et la Fédération Postale.
F. PICCOT E. FLEURY

2

Document du "travail obligatoire"

1

Sur ordre du Comité de grève des PTT, le travail reprend partout dès le 28 août

2

Le Service du travail obligatoire

Le Service du Travail Obligatoire avait pour objectif de compenser par des travailleurs venus des territoires occupés, les hommes que la poursuite de la guerre et les pertes subies envoyaient au front ou dans les unités d'occupation.

Cela entraîna au début de 1944 une action originale pour riposter à la réquisition des boulangers pour le S.T.O.

Le risque était double: mieux contrôler la distribution des maigres rations alors que les faux tickets empêchaient la population de mourir de faim, mais aussi en centralisant la production de rendre plus facile la suppression des distributions.

Les Comités Féminins du 20^{ème} se mirent à faire signer des pétitions contre ces mesures chez les boulangers menacés.

En 48 heures, 24.000 signatures furent réunies et on imagine ce que peut représenter une action clandestine de cette envergure.

Une délégation de 33 personnes, femmes, boulangers et boulangères se rendit auprès du "Maire" du 20^{ème}, un certain Laporte, qui refusa de les recevoir, puis y fut contraint et essaia de louvoyer. Maria Bouletti parla et présenta les revendications qu'il dut accepter de transmettre.

Le lendemain, il essaiera sans succès de faire arrêter Maria. On comprend que le Comité de Libération du 20^{ème} se soit empressé de le chasser à la Libération.

Les boulangers restèrent à Paris.

Place de la Réunion Hiver 1941-42

Une fois, ils (les jeunes) décidèrent d'utiliser la place de la Réunion du 20^{ème} arrondissement à Paris où a lieu, tous les dimanches, un grand marché. Dans la nuit, toutes les rues qui mènent vers le marché furent recouvertes d'inscriptions patriotiques, portées sur de petits papillons.

Le lendemain, sur tous les côtés de la place eut lieu une distribution massive d'appels antinazis. Une demi-heure plus tard furent lancés de légères feuilles multicolores. La troisième vague consista à lancer des ballons, et quand tout parut terminé, les gars se mirent à lâcher des chats munis de costumes que les filles avaient préparés, aux couleurs bleu, blanc, rouge. Il fallait voir l'hilarité de la population française quand la police vichyste ramassa les "chats patriotiques"...

(Cité par David Diamant)

LES COMITES FEMININS DE RESISTANCE

Dès le début de l'occupation nazie, alors que les réquisitions ennemies et le marché noir privaient les travailleurs français de ce qui est indispensable à la vie de chaque jour, Danièle Casanova (Anne-Marie dans la Résistance) organisa des Comités Féminins de Résistance pour faire participer à leur façon les femmes de France à l'action patriotique contre l'ennemi.

Notre 20^{ème} arrondissement eut aussi ses Comités Féminins de Résistance.

De nombreuses femmes de nos quartiers ont été, à la suite de leur action, arrêtées, internées, déportées, certaines comme Danièle Casanova (morte à Auschwitz) ne sont pas revenues des camps.

""A manger aux Français"" Cette revendication retentit souvent dans les rues du 20ème pendant l'occupation. La manifestation de mars 41, rue de Ménilmontant, a laissé des traces dans les souvenirs:

Mars 1941 - Rue de Ménilmontant

Témoignage de Jean Lafitte
(Ceux qui vivent)

"Les premiers jours de mars 1941. La rue de Ménilmontant, à la hauteur du cinéma de la Gaieté-Ménil, la rue plonge vers le coeur de la capitale. Au loin, les tours de Notre-Dame émergent de l'océan de brume sous lequel se devine l'ombre de la Cité. Dans le bas de la rue, une foule très dense s'égrène sur la chaussée.

La plupart des magasins n'ouvrent qu'à 4 heures, mais les vieux et les vieilles ont déjà pris leur place dans les queues qui s'échelonnent sur les trottoirs. Les petites voitures de quatre-saisons stationnent le long des caniveaux. On n'y trouve plus de fruits ni de légumes, mais des rutabagas et des petits paquets de bois à 4fr 50 le kilo.

Arrivé à la hauteur de l'église, je tourne sur ma gauche, dans la rue des Amandiers. Je note le numéro de la charcuterie qui se trouve à l'angle: 121. La rue se termine là. Pour la remonter, il faut descendre en zigzaguant sur une longueur de 400 mètres environ. On débouche brusquement, après un dernier détour, juste au coin du cimetière du Père-Lachaise. La rue, plus étroite que celle de Ménilmontant, paraît encore plus animée. C'est bien ce qu'on m'avait dit : les boutiques se touchent de chaque côté. Il doit y en avoir près de deux cents échelonnées sur tout le parcours. Je m'arrête un instant devant une petite crèmerie. Il n'y a guère que des femmes qui doivent attendre la distribution d'un peu de fromage blanc. Les plus âgées ont apporté un siège. Elles parlent. On parle beaucoup dans les queues :

- Ce matin, j'ai fait la queue pendant deux heures pour avoir un petit morceau de cheval. J'y étais pourtant avant le jour, mais, dès 5 heures, les gens y courent déjà...

- On ne trouve rien, madame. La semaine dernière, j'ai tout juste pu avoir un mauvais chou-fleur. A la

maison, nous ne mangeons plus que des nouilles et des rutabagas.

- Il paraît que maintenant, il va falloir se faire inscrire pour tout.

- Mais les bouchers ont déjà commencé.

- Je sais, mais on ne vous donne même plus la viande de vos tickets.

- Naturellement, reprend un petit vieux, ce sont les Boches qui l'emènent en Allemagne.

- Et c'est pareil pour tout, mon pauvre monsieur. Tenez, moi, j'ai ma fille qui travaille chez Pillot.

Tous les jours, ils viennent chercher des chaussures. Ils achètent n'importe quoi, les souliers de femmes aussi bien que les souliers d'hommes. Ils ne se préoccupent même pas des pointures. Si ça continue, il ne va plus rien rester pour les Français.

- Ah ! c'est plus le temps où ils donnaient du chocolat à nos enfants sur les routes. C'est fini, ça ! Ils voulaient nous amadouer, alors ! Et dire qu'à ce moment-là, il y en avaient qui les trouvaient gentils !

- Oui, si c'est ça la collaboration ...

Je continue à suivre la rue des Amandiers jusqu'à son commencement et je me dirige vers la station de métro.

Le copain est là, qui m'attend à quelques mètres plus loin. Il m'emboîte le pas dès que je passe auprès de lui.

Je n'ai pas le temps d'en écouter davantage, car il me faut poursuivre mon chemin. Je me retire du groupe après avoir regardé ma montre. A côté de moi, j'entends une jeune femme qui dit à sa voisine :

- Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ?

Je m'éloigne sans me retourner.

Il me faut marcher dans le milieu de la rue. Les trottoirs sont encombrés. J'éprouve une joie réelle à me sentir ballotté dans cette foule. Pour tous, je ne suis qu'un passant anonyme, mais je

suis en ce moment certainement le seul à savoir que, dans cette rue, ce soir, il va se passer quelque chose.

A moitié chemin, entre la rue de Ménilmontant et le Père-Lachaise, il y a un carrefour. A droite, une rue assez large, la rue

de Tlemcen qui descend vers le boulevard. A gauche, la rue des Partants. A chacun des angles du carrefour, il y a un café. Devant le tabac du coin se dresse le poste avertisseur de Police-Secours. C'est ici que ça va commencer.

J'en ai assez vu. Je continue à suivre la rue des Amandiers jusqu'à son commencement et je me dirige vers la station de métro. Le copain est là, qui m'attend à quelques mètres plus loin. Il m'emboîte le pas dès que je passe auprès de lui. Je l'aborde le premier après avoir tourné dans une petite rue. Ce copain, c'est Marc(1). Je lui pose tout de suite la question :

- Alors, tu as les gars ?

- Oui, mes deux cyclistes seront à 4 heures, avec les tracts, au "Clairon de Ménilmontant", derrière l'église. Quant aux types du service de protection, j'ai pu en avoir neuf. Je vais voir moi-même les trois responsables en te quittant. Que faut-il faire ?

- Voilà. Il faut qu'à 4 heures et demie précises, il y ait un lancer de tracts dans la rue des Amandiers. Les gars doivent commencer à jeter de chaque côté du trottoir, juste à hauteur de la rue de Tlemcen, et continuer ainsi pendant une centaine de mètres en allant vers le Père-Lachaise. Ils devront donc venir par la rue de Ménilmontant. En partant du "Clairon", ils n'ont qu'à contourner l'église, monter la petite côte et filer tout droit. Mais j'insiste sur ce point : il faut que ça commence à 4 heures et demie.

- Bien, ils y seront. Et les gars de protection ?

- Il leur faudra assurer la garde de l'avertisseur qui se trouve à l'angle de la rue de Tlemcen. La consigne, c'est d'empêcher l'agent qui se trouve dans les parages d'appeler Police-Secours.

- Pendant combien de temps ?

- Dix minutes au moins.

- Bien. Je vais aller faire un tour sur place pour me rendre compte.

- Attention : toi, tu ne dois pas rester dans le quartier à partir de 4 heures.

- C'est bien pour ça que je veux m'assurer avant, afin que rien ne soit loupé pour ce qui me concerne.

- Alors, je te recommande l'heure. Je te reverrai à 6 heures, au métro "La Rapée", pour savoir comment ça s'est passé.

- Ce sera juste pour moi, car il faut que je revoie mes types dans l'intervalle.

- Bien, mettons 6 heures et demie.

- Ca ira.

Nous nous quittons.

Il n'est que 2 heures et demie. Marcelle, la responsable des Comités Féminins pour la région parisienne m'attend devant la station du métro "Philippe-Auguste".

Elle me prend par le bras et me fait remarquer fort à propos :

- La station est fermée. Je crois qu'il faut faire attention aux stations fermées. On y remarque plus facilement quelqu'un qui attend.

- Oui, tu as raison. D'ailleurs, je pense qu'il faudra cesser les rendez-vous aux stations de métro. Ça commence à être grillé. Et maintenant, où en es-tu de tes affaires ?

- Tout est prêt pour tout à l'heure. J'ai discuté longuement encore ce matin tout le plan de la manifestation avec Anne-Marie (2). Est-ce que tu as pu nous donner quelqu'un ?

- Oui. Les cyclistes feront le premier lancer à l'heure et au lieu convenus, et les copains seront sur place pour garder l'avertisseur.

- Ca c'est chic !

- Il n'y a pas d'autres avertisseurs au moins ?

- Non, j'ai bien regardé. Il y en a un beaucoup plus haut, au coin de la rue Sorbier, un autre en bas de la rue de Ménilmontant, et le troisième devant le métro du Père-Lachaise, mais ils sont en dehors des lieux, sauf le dernier, qui est assez près.

Marcelle, la responsable des Comités Féminins pour la région parisienne m'attend devant la station du métro "Philippe-Auguste".

Anne-Marie m'a fait remarquer que les cars de Police-Secours viendront difficilement par la rue de Ménilmontant. Il faut s'attendre à les voir arriver par la rue de Tlemcen et aussi par le Père-Lachaise. Nous avons donc convenu de faire évacuer, soit en se dispersant dans la cohue vers Ménilmontant, soit en prenant les

petites rues adjacentes qui montent vers la rue Sorbier. En conséquence, la manifestation commencera dans la première moitié de la rue et se poursuivra plus haut, aussi longtemps que possible.

- C'est très bien. Tu as remarqué qu'il y a beaucoup d'impasses. Qu'elles n'aillent pas s'y fourrer.

- Je sais, elles seront prévenues. Mais il y a cinq rues qui peuvent leur permettre de partir.

- Et comment allez-vous les rassembler ?

- Celles du nord, au métro "Pyrénées" ; elles viendront par la rue de la Mare. Celles de l'ouest, au métro "Belleville" ; elle arrivent par le boulevard. Celles de l'est, au métro "Martin-

Nadaud" ; elles viendront par la rue Sorbier. Celles de Paris, au métro "Père-Lachaise", et celles de la région sud sur deux métros : "Couronnes" et "Ménilmontant". Elles arriveront toutes par les deux extrémités de la rue des Amandiers.s

- Ca fait beaucoup de métros, tout ça.

- Je sais bien, mais c'était difficile de faire autrement. Et puis, on leur a dit de ne pas rester en groupe, mais de se répartir.

- Elles ne sont pas prévenues à l'avance du lieu de la manifestation, au moins ?

- Non, non. Tout de suite, je vais voir les cinq responsables de nos régions (3) et ce sont elles qui donneront le mot d'ordre sur place.

- Naturellement, toi tu n'y vas pas, n'est-ce pas ?- Non, mais c'est dommage.

- Pourquoi dommage ?

- Ca va être si intéressant !

Anne-Marie n'a pas dormi de la nuit. Moi non plus.

- Bien je te quitte. A quelle heure puis-je te revoir ?

- A 7 heures, si tu veux.

- Alors, je te verrai au café Sully-Morland.

- C'est encore à côté d'un métro....

- C'est vrai. Alors, sur le pont, juste en face du square, mais ne me fais pas poireauter.

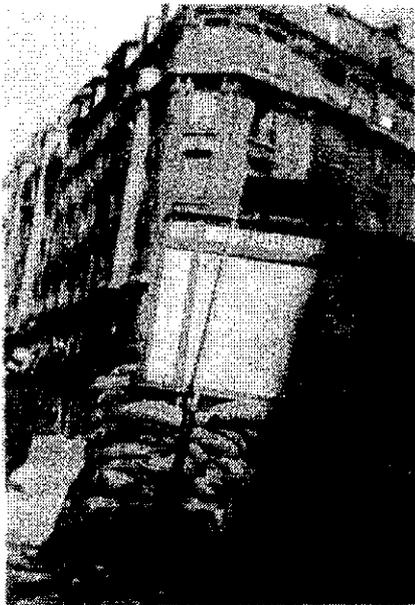
- J'y serai.

- Et surtout, fais attention à toi ...

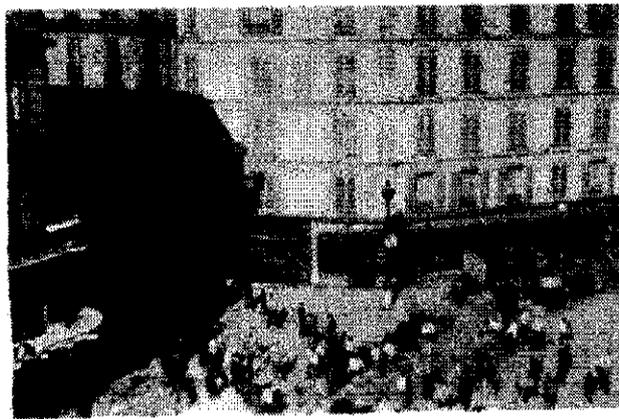
(1) Il s'agit du colonel Dumont, fusillé plus tard par les Allemands.

(2) Pseudonyme de Danièle Casanova

(3) Les Comités Féminins de la région parisienne qui étaient dirigés par des femmes communistes étaient groupés à cette époque sur la base de cinq régions : Paris, Paris-Nord, Paris-Est, Paris-Sud et Paris-Ouest.



1



2



1.2 barricade, rue de Belleville

3 6, rue Louis Ganne

3

D - ET PARIS SE LIBERE

"C'est là qu'on a pu mesurer que le pavé de Paris pouvait de nouveau appartenir aux Parisiens".

(André Carrel)

LE 20ème EST FIDELE AUX HEURES GLORIEUSES DE LA RESISTANCE

"Chacun possède ses souvenirs: communistes, socialistes, catholiques, sans parti, se rappellent les heures de souffrance et d'espérance, partagées en commun; chacun se souvient de la joie des journées d'août 1944 où Paris, libéré par son action, recevait les troupes alliées.

Il n'est pas possible que soient effacées de notre pensée les batailles de la rue des Orteaux, de la rue de Ménilmontant, du tunnel, du boulevard de Charonne, de la rue d'Avron, de la rue de Belleville..., de la prise de la Mairie et de l'installation du Comité Local de Libération prenant en main les questions d'administration municipale."

(Raymond Bossus

Président du Comité Local du 20ème

Eveil du 20ème - 23 Avril 1952)

1er JUILLET 1944 A MENILMONTANT

"Rue de Ménilmontant (coin rue des Amandiers). A midi tapant, la manifestation commence. Toujours les jeunes (en tête équipe Baudoin). Au début, quelques centaines de personnes, puis comme au faubourg St-Denis, les ménagères, les passants se joignent à nous et bientôt, trois mille personnes manifestent puissamment dans la rue de Ménilmontant. "Nous voulons du pain !" "A manger !". "A bas les affameurs !" sont d'abord les principaux cris. Puis ceux qui dominent sont : "Miliciens! Assassins!" scandés puissamment et repris par la foule aux fenêtres et les gosses de Ménilmontant, qui courent sur le trottoir le long du cortège.

Bientôt, un grand drapeau tricolore est déployé et La Marseillaise chantée par toute la foule.

Dès les premiers jets de tracts, il y eut un peu de flottement dans la foule (habituee aux

distributions fascistes). Mais bientôt, les gens qui avaient lu se mirent à crier : "Prenez-les ! Ramassez-les ce sont des vrais! Ce sont de BONS TRACTS!".

Ce fut la ruée sur le papier distribué à tout le monde participant à la manifestation.

La foule s'était rapidement aperçue de la présence de groupes armés. Ce fut un facteur de confiance, les gens commentaient cela favorablement, personne ne fut intimidé.

Une demi-heure durant, montant et descendant trois fois la partie populeuse de la rue de Ménilmontant, la manifestation se prolongea; il y eut diverses prises de parole.

A un moment, des cars de police apparurent en haut et en bas de la rue de Ménilmontant.

Pendant 10 minutes, toute la foule cria "La police avec nous!". Les flics souriaient dans les cars. A aucun moment ils n'intervinrent.

La dislocation eut lieu sans aucun incident ni arrestation."

14 JUILLET 1944

" Le 14 Juillet approche, c'est une date hautement symbolique. Même chez ceux qui n'ont pas encore apporté leur pierre au combat pour la Libération, un sentiment de fierté retrouvée domine. Paris occupé, même en ce mois de juillet 1944, c'est encore des soldats allemands partout.

14 juillet de défi à l'occupant hitlérien, aux collabos vichystes.

Le Comité Parisien de la Libération appelle à la mobilisation. A Montfermeil, ou nous - les quatre: Bossus, Tollet, Ouzoulias et moi-même sommes réunis, nous attendons le compte rendu de la

manifestation centrale que nous avons soigneusement préparée avec les différents adjoints et les commandants FTP. A Belleville ou est prévu le plus grand rassemblement, ce sont deux dirigeants syndicalistes, Yves Toudic, du bâtiment, et Charles Grodzenski, de l'Assistance publique, qui dirigent les opérations. Le lieu de la manifestation a été signalé par tracts, grâce à des équipes volantes...

Le 14 juillet 1944 est un des moments clefs de l'évolution de la Résistance parisienne. Il est évident que sans la création d'un climat propice à de telles actions populaires, nous risquons d'aller à l'échec. C'est pourquoi dans le cours du mois de juin et surtout au début juillet nous avons multiplié les appels aux manifestations "spontanées"

(André Carrel " Au coeur de la Libération de Paris ")

"Dès le 12, dans les plus grandes entreprises métallurgiques, dans les transports parisiens, chez des cheminots bien sûr, dans les grands magasins, il y a eu des réunions dans les entreprises. Elles ont été décorées avec des drapeaux tricolores. L'ambiance psychologique ainsi créée a beaucoup joué et nous a permis d'appeler ouvertement la population à se rendre à une manifestation avec un rendez-vous précis rue de Belleville. C'était un stade qualitativement nouveau. Nous avons raison et le chiffre de 20 000 manifestants que nous avons annoncé n'est pas exagéré.

(André Carrel - Journal de la Libération 1984)

14 JUILLET A BELLEVILLE

A 18 heures, rue de Belleville, s'est déroulée une manifestation très importante.

Près de 20 000 personnes y ont participé, malgré les forces de police considérables.

Dès le déploiement du drapeau tricolore et des lancers de tracts, de tous côtés, la foule se précipite. Les gens, de toutes parts, sortent de leurs logements. La foule qui était à la fête, boulevard de Belleville, se précipite dans la rue de Belleville.

Sur l'ordre du commissaire du 20ème et des inspecteurs de la brigade spéciale (B.S.), la police lance d'abord les cars sur la foule. Mais celle-ci ne s'enfuit pas, au contraire, des milliers de poitrines sort le cri : "La police avec nous !". Bientôt, les gardiens en uniforme refusent d'obéir à leurs chefs; les cars qui étaient placés en barrage, sont redressés, pour permettre à la foule de passer. "La police avec nous !" retentit de plus en plus fort. Des inspecteurs de la B.S. qui avaient tenté de s'emparer du drapeau sont violemment repoussés et obligés de s'enfuir.

Alors, les gardiens en tenue descendent des cars, abandonnant leurs chefs et jusqu'au bout manifestent avec la foule.

La rue de Belleville est noire d'une foule qui chante La Marseillaise. C'est au milieu d'un enthousiasme délirant que le camarade désigné prend la parole. Des gens sont juchés

sur les verrières, sur des échafaudages. A 18 h 30, de nouveaux cars de police arrivaient de partout et la dislocation commençait à s'effectuer sans que la police intervienne. Des flics avaient abandonné les cars et disaient qu'ils rentraient chez eux, qu'ils en avaient "marre" des ordres qui leur étaient donnés. Le commissaire du 20ème suppliait, à la fin, nos camarades de "ne pas le faire fusiller" et de "ne plus chanter la Marseillaise".

Pourtant, alors que la foule se dispersait dans le calme, à la fin de la manifestation de la rue de Belleville, les agents de la brigade spéciale s'attachèrent aux pas de deux militants qu'ils avaient repérés. Ils les suivirent dans la rue du Faubourg du Temple et les arrêtèrent dans un café.

A la hauteur du métro République, ils les firent descendre de voiture et brusquement, ouvrirent le feu sur les deux patriotes qui tentèrent de s'échapper.

L'un deux fut grièvement blessé, l'autre frappé à mort.

Ainsi mourut Yves Toudic (1), vieux militant syndical de la Fédération du Bâtiment.

(1) Charles Grodzenski, blessé parvint à s'échapper

Voici quelques extraits du numéro spécial du journal clandestin "Femmes Françaises" concernant ce 14 juillet: "Matin mélancolique et gris...." Toutes ces jupes paysannes, ces robes d'été, semées, fleuries des trois couleurs, et, sur les poitrines ces noeuds de rubans"... "Un agent de police... a un ruban tricolore qui sort de sa poche.... La police manifeste aussi... A Belleville un cortège s'est formé, criant "La police avec nous !" Et, de leurs cars, les agents répondent: "Avec les Français, avec les Français...."; "Les couleurs tricolores font aux miliciens l'effet du rouge sur les taureaux. Ils arrachent les insignes de quelques promeneurs, ils tirent, ils tuent".

19 AOÛT

Premières fusillades aux Buttes Chaumont et à Ménilmontant.

20 AOÛT - MENILMONTANT

Le 20 août un groupe de la milice patriotique sous la direction de Jean (Tancerman ?) fit sauter un train plein de soldats allemands sous le pont de Ménilmontant. Les militaires allemands restés en vie ont été faits prisonniers.

20 AOÛT - GAMBETTA

Libération de la Mairie du 20ème.

BARRICADES A BELLEVILLE

_____ *Témoignage de Léa Gothelf* _____
(cité par David Diamant)

"Je n'oublierai jamais comment un vieil habitant du quartier, sa femme et son petit-fils de neuf ans ont transporté des pierres arrachées de la chaussée, sous une pluie de balles allemandes. Je leur ai dit d'être prudents car les balles sifflaient. Le vieil homme m'a répondu : "Maintenant que nous vivons les heures de la Libération, les balles nazies ne nous effraient pas..."



21 AOÛT 12 HEURES

Les Allemands attaquent le poste de police de la rue des Orteaux et libèrent les Allemands et les collabos prisonniers.

23 AOÛT 1944, EN GARE DE MENILMONTANT

"Les patriotes parisiens harcèlent sans trêve l'ennemi. Au premier rang de leurs combattants sont les cheminots qui, par tous les moyens, lui portent des coups, empêchant ou retardant ses mouvements, aidant à la prise de ses armes, de son matériel, de ses troupes.

Le 23 Août 1944, au matin, un train ennemi est longtemps immobilisé en gare de Charonne. Un wagon renversé sur la voie l'empêche de

passer. La voie une fois dégagée, il file sur Ménilmontant où il arrive vers neuf heures.

Mais il ne peut poursuivre sa route : un autre train ennemi est sur la voie en sens inverse. Le passage est bloqué pour tous deux. C'est une "erreur d'aiguillage" des cheminots....

Pour les F.F.I., F.T.P., milices patriotiques du 20ème, qui occupent le pont de Ménilmontant, au dessus de la voie, c'est le signal de l'attaque.

Plusieurs allemands sont blessés, et un de leurs lieutenants tué.

L'ennemi alors se replie sous le tunnel en direction de Belleville, abandonnant des revolvers dont les patriotes, qui manquent d'armes, s'emparent aussitôt, et une mitrailleuse, qu'ils mettent en position.

L'ennemi cependant résiste, et le combat se prolonge. Du tunnel il tire à balles explosives sur les patriotes. Sur la passerelle qui enjambe la voie ferrée, une de ces balles arrache le bras d'un patriote, et deux autres, dont l'un appartenant au groupe "Libération Nord", Louis Godefroy et un passant, François Boltz, sont tués. Deux patriotes inconnus sont tués sur le toit d'un wagon, et Adjeman, en gare de Ménilmontant. Lorsque les patriotes envoient leurs parlementaires demander aux Allemands de se rendre, ce sont des balles qui les accueillent, ils sont blessés.

Pourtant la crainte d'être exterminés sous le tunnel finit par amener les Allemands à se

"Un rôle immense fut joué par l'Allemand Mende, grâce à son travail de persuasion à la capitulation auprès des Allemands qui s'étaient réfugiés dans un tunnel de chemin de fer au cours de la bataille de la Libération près des Buttes Chaumont (rue de Belleville, rue d'Hautpoul)."

(David Diamant

"La Résistance juive entre gloire et tragédie")

...Le combat est rude d'autant que les FFI n'ont pas assez d'armes. Ils doivent se replier tout en cherchant à ce que les wagons de munitions ne prennent pas le départ. Il faut décrocher la locomotive. A la tête de son groupe FTP, Madeleine Riffaud se demande où elle peut trouver un cheminot capable d'opérer la manoeuvre. Elle se rend dans une HBM proche et frappe à une porte qu'on vient de lui indiquer. Un homme est en train de faire la vaisselle, il lui ouvre. Elle lui demande s'il est cheminot. "oui", répond-il. Il descend et décroche la locomotive. Les Allemands sont coincés. Le lendemain, après de violents combats, les FFI capturent la garnison.

137 Allemands sont faits prisonniers. Madeleine Riffaud est faite lieutenant et citée à l'ordre de l'armée pour son comportement au cours de cette bataille, l'une des plus rudes de l'insurrection.

(André Carrel - Au coeur de la libération de Paris)

PORTE DE MONTREUIL

Une voiture allemande, dans la nuit, entre dans les barbelés. Après un court combat, les FTP et les milices patriotiques sont vainqueurs et font prisonniers les occupants

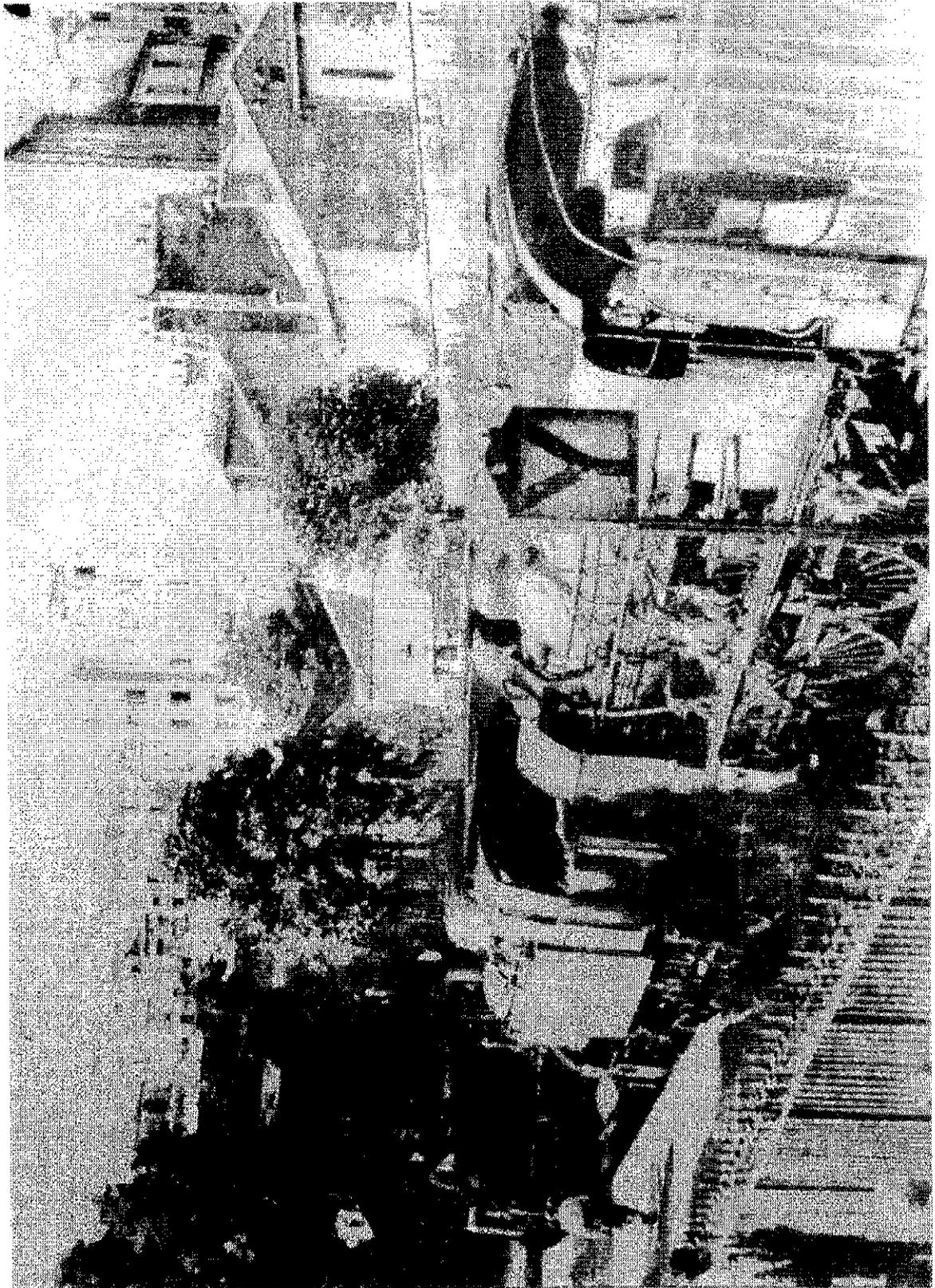
Rue d'Avron

Une centaine d'allemands sont attaqués par des F.F.I., dont trois seront tués au cours d'un

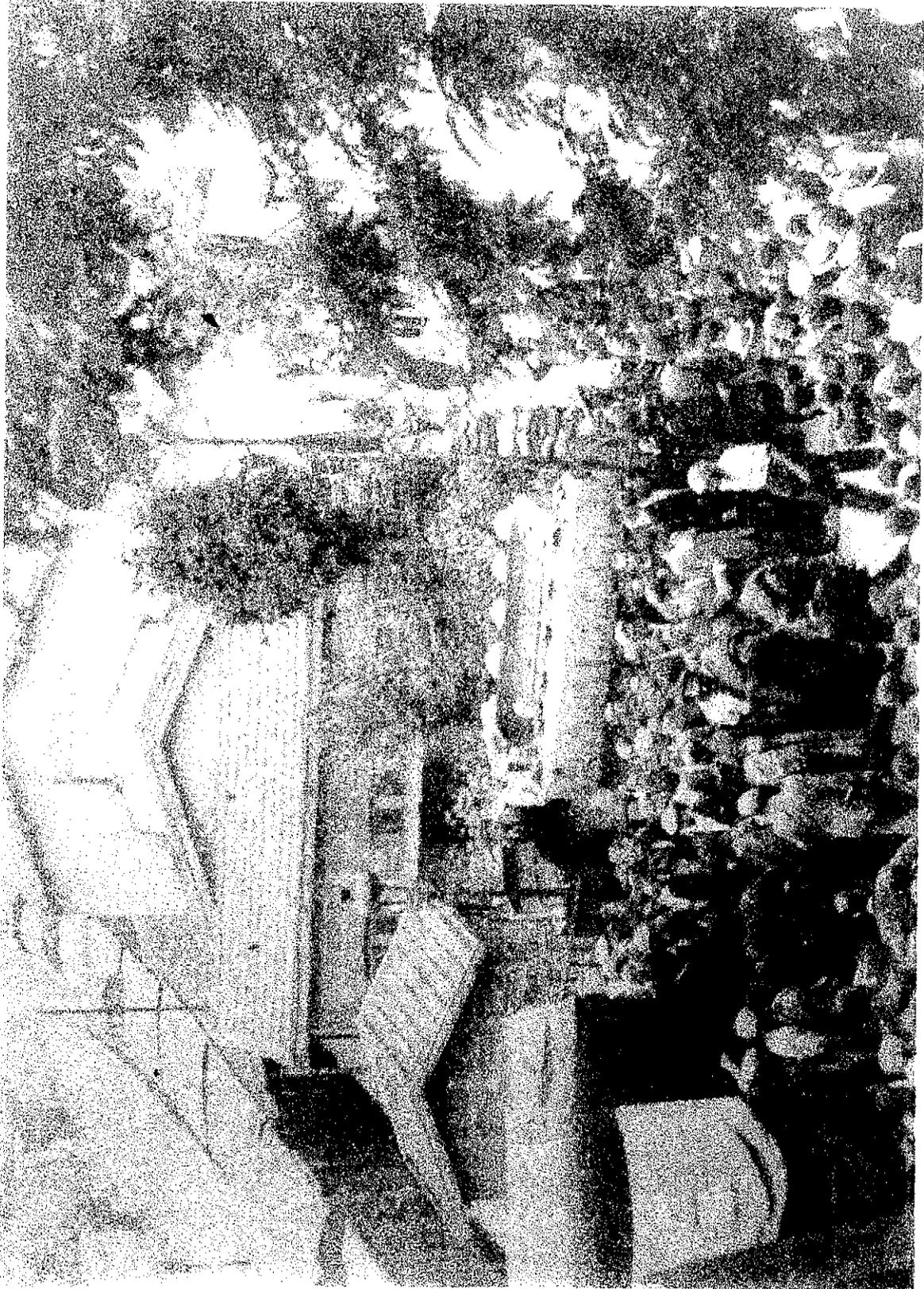
combat qui dura trois heures. Malgré le renfort d'un char Tigre les Allemands ne peuvent percer et son repoussés.

RUE DE LA JUSTICE

Le 23 Août, un convoi est attaqué par les F.T.P. Au cours de l'engagement le commandant F.T.P., Henri Louvigny, a donné sa vie pour la France.



attaque du train à Ménilmontant.



reddition des Allemands

PLACE GAMBETTA

La Mairie libérée est attaquée par les tanks qui balayent la place à la mitrailleuse et tirent

au canon.

Patriotes et agents de police se défendent avec une telle énergie, que la Mairie est dégagée.

Mais déjà bien des habitants et des combattants sont tombés.

L'HOPITAL TENON

Ses brancardiers, son personnel, tous avec un dévouement sans borne f ont preuve d'un bel héroïsme.

RUE STENDHAL

Août 1944. Sous la poussée des armées alliées et des F.F.I., l'armée allemande reflue vers Paris, qu'elle veut traverser. Tâche urgente pour la Résistance parisienne: fermer le passage aux Allemands.

Le 21 Août le Comité Parisien de Libération appelle la population à barrer la route à l'ennemi :
"Tous au combat

Abattez les arbres, creusez les fossés anti-tanks, dressez les barricades".

Et Paris se hérissé d'obstacles au passage des Allemands. Femmes, jeunes, enfants, dans l'enthousiasme de la Libération proche, aident en hâte à l'édification des barricades.

Mais le 23 Août, les habitants de la rue Stendhal découvrent que leur rue demeure un passage possible pour les camions allemands en fuite. Les femmes, alors, appellent une infirmière du voisinage, dont elles savent qu'elle participe à l'organisation du service sanitaire des combattants de la Résistance. Ensemble, elles entraînent hommes et femmes des alentours à édifier une barricade rue Stendhal, malgré l'orage qui lance ses éclairs dans la nuit tombante. Pics et pavés fonctionnent en toute hâte. En une demi-heure la rue Stendhal a sa barricade.

L'infirmière, Simone Boisson, membre du Comité Local de Libération du 20ème, que préside Raymond Bossus, deviendra le 24 Août membre de la municipalité du 20ème.



COMITE LOCAL DE LIBERATION DU 20ème

Président	Raymond BOSSUS
Vice Président	Xavier PELADAN
Secrétaire	Emmanuel GUILLAUME
Trésorier	G. CITERNE
Membres	E. FLEURY, Conseiller Municipal de Paris - Louise CHAPEAU - JEAN-JACQUES - R. COLAS - PORTUY - DUSEAU - E. SAINT- BASTIEN - L. KUENY - CHERRIERE - TARD - H. DILLOT - JEAN-JEAN - ROBINET - A. BOUST - LEGUET - G. SACLIER - Simone BOISSON - TISSOT

Représentant les organisations suivantes :

Parti Communiste - Libération-Nord - Front National - Parti Socialiste SFIO - Assistance Française - M.N.P.G. - Résistance - Défense de la France - M.N.L. - Alliance Démocratique - Comité Populaire - Ceux de la Libération - Forces Unies de la Jeunesse - Ceux de la Résistance - C.F.T.C. - Démocrates Chrétiens - C.G.T. - Parti Radical Socialiste - F.T.P. - Unions des Femmes Françaises - O.C.M.

"Il fut constitué au printemps 1944 et s'élargit peu à peu à toutes les organisations de la Résistance de l'arrondissement.

Conformément aux principes du Conseil National de la Résistance, il donna à l'arrondissement une municipalité issue de la Résistance et contribua après les combats de la Libération à organiser l'approvisionnement et le démarrage de la production.

Le Comité Local de la Libération du 20ème arrondissement, avec ses 21 membres d'opinions politiques et philosophiques différentes, représenta exactement les différents courants de la

population; ensemble, le C.L.L. du 20ème, conformément aux principes du Conseil National de la Résistance appliquant les décisions du Comité Parisien de la Libération, dotait le 20ème arrondissement d'une municipalité et, après l'organisation du combat clandestin contre l'occupant et les traîtres, s'efforça de régler les premiers problèmes de ravitaillement et de la production."

(Raymond Bossus)

L'ACTION DU COMITE DE LIBERATION

Souvenirs de Madeleine Marzin

"Je ne suis revenue à Paris qu'en 1945, après la Libération des départements de l'Est inclus dans l'inter-régions dont j'étais responsable.

En 1945, conformément au programme du Conseil National de la Résistance et aux directives du Comité Parisien de Libération, le souci du Comité Local de Libération du 20ème, tel que je l'ai connu, était le retour des déportés et prisonniers de guerre, la remise en activité des services publics et des entreprises privées.

Pour les rapatriés d'Allemagne, le Comité du 20ème avait organisé un centre d'accueil, afin que ceux dont l'état de santé n'imposait pas hospitalisation, et qui n'avaient ni logement, ni famille sur place soient hébergés provisoirement. Ce centre fonctionnait dans un hôtel de la Place et de l'Avenue Gambetta.

Quant au ravitaillement, le C.L.L. envoya bien quelques délégations en province pour essayer de l'améliorer. Mais il se heurtait toujours au problème des transports insuffisance de trains, manque d'essence, etc... Jusqu'en 47/48 le ravitaillement est resté difficile.

Les membres du C.L.L. ont multiplié les contacts avec celles des entreprises qui commençaient à fonctionner à nouveau pour s'informer de leurs difficultés, et si possible, les aider à les résoudre.

Bien entendu, il s'est efforcé de préserver pour les générations à venir, le souvenir de ceux qui ont combattu pour rendre la France à la liberté et l'indépendance (monument aux morts à la Mairie, plaques sur les lieux d'habitation des résistants, fusillés et morts en déportation.)"



Madeleine Marzin

HABITANTS DU XX^E

Aux grondements du canon, les blindés de nos Alliés Américains approchent de la Capitale. Dans quelques heures sans doute ils seront ici.

C'est dans un Paris libéré qu'ils entreront.

Le 20^e arr. de Paris, fier de son passé, digne des héros de 71 qui, au Père-Lachaise, sur les pentes de Belleville et de Ménilmontant, luttèrent les armes à la main contre les traîtres et les capitulards, est toujours à la pointe du combat.

La rue de Belleville, la rue d'Avron, la rue de Ménilmontant, la Place Gambetta sont entrées, une fois de plus, dans l'histoire héroïque du Paris de la Liberté.

Ni les tanks boches, ni les bandits SS massacrés d'enfants, ni les traîtres qui, avant-hier, voulurent livrer Paris aux boches par un honteux armistice, n'ont pu affaiblir le courage, l'audace et la volonté de combattre des Parisiens du 20^e.

Aux Barricades !

Elles ont surgi partout dans nos rues. Comme en 71, contre les capitulards, comme en Février 1934, contre les traîtres de la 5^e colonne.

Le drapeau de la France flotte sur la Mairie du XX^e !

Les ordres de combat du Comité Parisien de la Libération, parlant au nom du Gouvernement provisoire de la République Française seront exécutés jusqu'au bout.

Pas un boche dans les rues du XX^e !

Pas un bandit de la milice; pas un traître collaborateur à Belleville, à Ménilmontant.

La victoire est au XX^e. La victoire est à Paris.

La victoire est à la France.

En avant pour le suprême combat.

Vive le XX^e arrondissement !

Vive la République ! Vive la France !

RAYMOND BOSSUS,
Conseiller municipal du 20^e arrondissement de Paris
Président du Comité Parisien de la Libération depuis 1945

EMMANUEL FLEURY,
Conseiller municipal du 20^e arrondissement de Paris
Président du Comité Parisien de la Libération depuis 1945

Conseillers municipaux du XX^e Arrondissement

E - Qui étaient-ils?

Il serait nécessaire de remettre en lumière ces femmes, ces hommes, ces résistants. Ceux que le nazisme a effacé de nos vies, ces jeunes filles et garçons dont l'avenir s'est arrêté devant un peloton d'exécution ou dans un camp. Ceux qui ont poursuivi, poursuivent leur combat pour la liberté et la paix. Quelques uns doivent à leurs amis de nous laisser leur message de vie et d'espoir.

Lettres de résistants fusillés.

Fernand ZALKINOV

Jeune militant du XXe arrondissement.
Boursier, étudiant de l'Ecole Arago.
Engagé dans les F.T.P.,
arrêté et exécuté par les Allemands
à l'âge de 18 ans

Paris, le 9 mars 1942

Mon cher papa, ma chère maman,

Ceci est ma dernière lettre. Dans quelques heures, je serai mort. Je suis très courageux et très calme.

Ne pleurez pas, je vous en prie, mais pensez à moi. Il faut que vous soyez forts, comme je le suis. Dites-vous bien que je suis mort d'une belle mort et que, plus tard, vous serez fiers de moi.

Je vous ai profondément aimés et je sais combien vous me chérissez.

J'ai vécu si heureux, grâce à vous, à tout ce que vous avez fait pour moi.

Je vous l'ai bien mal rendu, mais je sais que vous ne m'en voulez pas.

Je préfère ne pas vous avoir vus. Je n'ai pas cessé de penser à vous. Et vous, pensez à moi, et c'est pourquoi je suis si courageux.

Je vous demande pardon de tout ce que vous avez souffert par ma faute; je sais que vous me pardonneriez parce que vous m'avez tant aimé et que vous oublierez tout le mal que je vous ai fait.

Je suis très calme et j'attends dans une parfaite tranquillité d'âme. J'ai conscience que ma mort n'aura pas été inutile. Il ne faut pas que vous pleuriez. Soyez forts comme je le suis. Songez que plus tard vous serez fiers de moi et vous en aurez le droit. Jurez-moi que vous serez courageux et je mourrai tranquille.

N'oubliez pas que vous avez encore d'autres enfants et j'espère que plus tard vous aurez aussi des petits-enfants dans lesquels vous pourrez me revoir et me reconnaître.



Aujourd'hui, je rêve à ce que furent mes années d'enfance et je suis si heureux en me rappelant votre amour. Croyez bien que je vous ai toujours aimés et que si je vous ai fait souffrir, je ne le voulais pas. Mais il le fallait. Il fallait que je fasse mon devoir, quoiqu'il m'en coûte. Encore une fois, je vous demande pardon.

Ne laissez pas salir ma mémoire. Dites-vous bien que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour rester propre et honnête, pour être digne de vous.

J'aurai vécu et je serai mort pour quelque chose, pour la cause que j'ai toujours servie avec le plus grand amour et je ne regrette pas mon sacrifice, car je sais qu'il ne sera pas vain.

Je suis courageux parce que c'est la mort que j'aurais choisie. Je ne veux pas que vous pleuriez, cela me ferait trop de peine. Pensez beaucoup à moi et cela me rendra plus fort.

Je suis sûr que plus tard il y aura un monde de joie et d'amour.

Alors vous penserez à moi.

Adieu. Adieu pour toujours, mon cher papa, ma chère petite maman. Je vous embrasse de toute mon âme de fils aimant et je vous presse sur mon cœur pour qu'une dernière fois vous me donniez votre chaleur et que vous m'en enveloppiez. Cela fait tellement de bien.

Je vous aime et je vous embrasse. Adieu.

Fernand

Témoignage de Maurice Goutvers

(Les inconnus dans la Résistance)

Fils d'un humble cordonnier du 71 rue des Amandiers dans le 20ème, Fernand Zalkinov rêvait de devenir professeur d'allemand. On ne le voyait jamais sans un livre dans chaque poche ou un recueil de poèmes. Naturellement ses parents en étaient très heureux, mais ils n'avaient pas les moyens de lui permettre d'étudier.

Le petit le savait bien. Alors ses professeurs, son directeur d'école, le poussèrent à se présenter aux examens. Il reçut une bourse d'études qui lui permit d'entrer à l'Ecole Arago où il est resté de 1936 à 1939.

Dès le mois d'avril 1941, il fut l'un des premiers francs-tireurs partisans, alors qu'ils n'étaient qu'une poignée de jeunes gens avec comme arme principale leur courage et leur désir de chasser de France les allemands. Il participa à plusieurs attaques contre les postes allemands.

Il partait avec son sac de camping sur le dos, et revenait plusieurs jours après, exténué. Un médecin le soigna clandestinement le jour où il fut blessé d'une balle de revolver dans la cuisse. Il n'était pas encore guéri qu'il recommençait.

Un soir de novembre 1941, il fut arrêté avec plusieurs de ses camarades. Ils se défendirent avant d'être pris.

Il fut condamné à mort. Le jour de son exécution, il écrivait à sa soeur: " Il me semble que je n'ai jamais été aussi jeune que je le suis en ce moment".

Il avait 18 ans...

André CHASSAGNE

Engagé le 5 juin 1943; sergent F.T.P.,
arrêté le 9 août 1943.

Fusillé le 6 octobre 1943, au Mont- Valérien
à l'âge de 21 ans

(Sans date)

Mes deux chéris,

Je t'envoie cette dernière lettre, ma petite Pierrette chérie, en te demandant pardon du chagrin que je vais te causer. En effet, condamné à mort le 1er octobre, je dois être exécuté aujourd'hui à 16 heures.

Veille désormais sur mon petit Jeannot adoré, aussi bien que nous l'aurions fait tous les deux. Qu'il souffre le moins possible de la disparition de son papa. Heureusement pour lui, il ne se rendra compte de rien. Il est trop petit et j'en suis heureux. C'est d'ailleurs ce que je voudrais (bien entendu c'est à toi seule d'en juger). Elève Jean-Claude seule pendant ces premières années, car je ne veux pas qu'il ait à souffrir lorsque tu referas ta vie, ce à quoi je tiens essentiellement, car tu es jeune et le malheur doit s'oublier. Je veux également que ton attitude vis-à-vis de mes parents soit parfaite, que tu ne les privés pas de Jeannot, ce sera leur seul souvenir de moi.

Je ne regrette rien de ce que j'ai fait, et serais tout

prêt à recommencer. Je t'envoie ma bague que j'ai toujours portée et que je désire donner personnellement à mon fils en souvenir de son papa qui l'adorait et qui aurait tout fait pour son bonheur. Je compte uniquement sur toi, je sais que tu me comprends et que tu feras ce que je te demande; j'y joins également quelques photos, je n'en garde qu'une de chacun de vous deux.

Pense que c'est la guerre, que le deuil est partout et que j'aurais pu mourrir sans savoir pourquoi. Là c'est différent, je tombe pour mon pays, mes idées que je n'ai jamais reniées, et surtout pour assurer votre bonheur futur. Le seul chagrin que j'ai, c'est de vous quitter sans vous avoir revus. Sache malgré tout que je ne cessais de penser à vous deux et qu'au profond amour que j'avais pour toi, je joignais une adoration sans bornes à mon petit Jeannot.

Je termine maintenant, Pierrette chérie et Jeannot adoré, en vous serrant très fort contre moi et en vous embrassant tendrement.

André

Robert HAMEL

Fusillé le 15 février 1943

à l'âge de quarante ans.

Journal parvenu à Mme Hamel,
entre les doublures d'un vêtement

(Sans date)

Ma chérie,

Hier, j'ai comparu devant le tribunal qui vient de rendre son verdict. Je suis, comme il fallait s'y attendre, condamné à mort avec quatre autres camarades: Van der Heyden, du 6 de la rue Victor-Letalle; Vacher, 10 rue Taine; Gannat, de l'Hôpital Tenon, et Le Ballanger.

Je pense que dans une semaine tout sera fini et, bien que le tribunal m'ait autorisé à t'écrire, à recevoir des colis et ta visite, je ne pense pas que ma lettre arrive à temps. Je vais donc laisser ce mot dans mes affaires, avec l'espoir qu'il t'apportera mon dernier adieu. Je suis très calme et courageux, et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas voir notre victoire qui est maintenant si proche.

Nos juges ont été étonnés de notre attitude devant le verdict et nous faisaient presque des excuses. Nous allons leur montrer comment savent mourir les communistes.

Ma dernière pensée sera pour toi, ma chérie, pour toi que je regrette tant. Je t'aime bien, tu sais, et si parfois j'ai pu te faire souffrir, je te demande pardon. Garde-moi une place dans ton cœur, et surtout ne m'oublie pas trop vite. Je te demande de

Jacques ARBIZER,

Habitait avec ses parents au 15 bis rue Denoyez.

Fusillé le 31 mars 1942, à l'âge de 20 ans.

Sa fiancée, Héléne Jakubowicz,
domiciliée dans le XXe, a été raflée et est morte en déportation à l'âge de 18 ans.

Cherche-Midi, 31 mars 1942,
6 heures du matin

Ma chère maman,

Cette lettre va te faire une peine terrible, mais je te demande d'avoir du courage et d'être très forte. Je ne sais pas comment t'écrire tout ce que je voudrais te dire. Je vais être fusillé dans une demi-heure, mais la mort ne me fait pas peur. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Tu vois, je suis très courageux, et je voudrais que tous ceux qui ont le

faire le nécessaire pour prévenir mes parents. Ils habitaient Lacambe(Calvados). Fais l'impossible pour qu'ils soient prévenus.

Je te laisse toutes mes affaires, tu en disposeras à ton gré. Tu auras d'ailleurs besoin de meubles et de linge pour marier notre petite Yva, cela lui fera un souvenir de moi...

Depuis trois mois et demi que je suis au secret, le moral a été bon. Je n'ai souffert que du manque de nouvelles de toi et aussi de la faim. Tout cela va être fini, mais j'aurais bien voulu te revoir, c'était mon désir le plus cher. Mais il sera dit qu'avant de nous assassiner, nos bourreaux nous feront souffrir jusqu'en nos plus chères affections.

Ma chérie, il faut être courageuse, j'espérais vivre pour venger nos trop nombreux martyrs. D'autres me vengeront et tu pourras être fière de moi, car j'ai été vaincu en combattant.

Excuse mon écriture, je n'ai qu'un tout petit bout de mine pour écrire. Lundi, c'est le jour des lettres, j'espère pouvoir t'écrire, mais il paraît que les lettres mettent près de quinze jours pour arriver, à cause de la censure. Aussi, je n'espère pas beaucoup te voir et recevoir ce que je te demanderais.

Transmets mon fraternel salut et mes amitiés à tous nos amis et en particulier à Georges et Madeleine, Marie-Thérèse, René N... et Hector B..., enfin à tous. Ils sont trop pour que je les nomme tous.

Mes meilleurs baisers à Yva avec tous mes vœux de bonheur pour elle qui commence sa vie.

A toi, ma femme chérie, ma dernière pensée et mes plus tendres baisers.

Ton Roby

même sort soient aussi forts que moi. Je te demande pour la dernière fois, ma chère maman, ne pleure pas trop. Papa est très malheureux, et je ne sais pas si tu dois lui dire ce qui m'est arrivé. Petite maman, sois brave, je ne me fais pas de bile. Nous sommes quinze, et je suis le plus jeune, il faut que je leur montre l'exemple. Ne t'inquiète pas pour moi car je ne souffrirai pas.

Maintenant je vais dire quelques mots à ma petite Héléne. Ma petite, je me marre en t'écrivant ces lignes, car tu dois faire une drôle de bobine. Tu ne t'attendais pas à voir ton petit héros finir si glorieusement. C'est une fin comme une autre, et mourir pour mourir, mourrons en brave. Ma chérie, te voilà veuve à 17 ans. Que c'est triste pour toi. Petite Héléne, parlant franchement pour que tu ne fasses pas un deuil trop long je vais te dire que je ne prenais pas au sérieux notre amourette, et je me demande encore si je t'aime et je crois que c'est tout juste en camarade. Tu vois, je t'ai menti sans arrêt, et tout ce qui m'arrive, je l'ai bien mérité. Je ne suis qu'un vil menteur. Je ne veux pas que tu pleures

pour moi cent sept ans car je ne le mérite pas. Je me demande ce que tu vas faire maintenant, car sitôt que tu auras lu cette lettre, je serai rayé du nombre des vivants? J'aurais voulu te dire des mots gentils, les derniers, et je te parle de choses qui vont t'attrister.

Petite Hélène, avant de piquer une crise de larmes, commence par calmer maman. Ce qui est dommage, c'est que tu ne trouveras pas de gars comme moi pour me remplacer, car j'ai toutes les qualités (sans me donner de coups de pieds). Mes copains vont en

faire une tête, en lisant mon nom sur les murs. Que veux-tu, la vie est si drôle, elle nous réserve de drôles de surprises. Malgré tout, je ne regrette pas de vivre à cette époque, car elle est très intéressante. Lorsque tu seras calmée, tu trouveras un autre brave gars (pas comme moi, bien entendu, car les absents ont toutes les qualités) mais enfin, il n'en manque pas, et parmi le nombre, fais ton choix. Adieu Hélène, bien le bonjour à tous mes amis et amies.

Jacques

André DURAND

Adjudant FTP arrêté par la police de Vichy et fusillé par les hitlériens le 24 mars 1944 à l'âge de 21 ans.

Fresnes, le 24 mars 1944

Mon cher petit papa,

Voici une lettre plus spécialement destinée à toi. Je tiens à te réaffirmer que je t'ai toujours aimé comme mon papa. Je compte sur toi pour remonter le moral de maman. Cela va lui donner un rude coup.

Quand vous êtes venus me voir hier, je connaissais déjà la situation. Comme tu as pu t'en rendre compte, je saurai mourir comme j'ai combattu. Je suis un soldat de la Révolution et je mourrai en chantant.

Mon cher petit papa, prends des égards pour ma chère petite maman et je souhaite que ma disparition resserre encore les liens de votre union.

Ne pleurez pas sur mon sort, car il est enviable. Fais comprendre à maman qu'il faut qu'elle fasse comme la Pasionaria.

Et quand la paix sera revenue sur la terre, poursuivez mon but qui était l'instauration d'un

régime où tout le monde sera heureux. Et d'ailleurs je meurs avec l'espoir que ce régime arrivera.

Je te charge aussi de dire adieu à tous les amis, en particulier à Auguste et Adrienne.

Mon cher petit papa, je vois encore un tas de choses à te dire, mais les écrire, cela ne rendrait rien, car ce sont des choses de la vie courante. Je vais te donner maintenant les paroles de ma chanson:

Quand la mort vient par ici
Fusillés ici-bas par un peloton allemand
Notre coeur demeure content
C'est la vie.

Et pour notre Parti
Allongés pour toujours au pied d'un pin géant
Nous mourrons tous en chantant
Pour notre Parti.

Cette fois, c'est la fin de ma lettre; je veux avant te dire que j'ai été jugé le 16 mars 1944, pour actes de Franc-Tireur sous le matricule 5.419 et le nom de Bruneau.

Je t'embrasse de tout mon coeur et te recommande ma chère maman.

Ton fils qui te regrette,

André



1

45/47 Avenue Gambetta

1

63/67 Boulevard Mortier

2



2

Danièle CASANOVA

_____Souvenir de Madeleine Marzin_____

Danièle Casanova a été très liée au 20ème, elle avait un cabinet dentaire à la Bellevilloise.

Début septembre 40 elle donne rendez-vous à Jeanne Ethève (institutrice communiste, militante du S.N.I. jusqu'à la guerre), qui habitait 6, rue Jules Dumier. Elles ont convenu que Jeanne rechercherait les militants S.N.I. membres du Parti communiste pour reconstituer le S.N.I. clandestin. C'est ainsi qu'en fin septembre 40, André Voguet, Jeanne et moi nous sommes retrouvés pour que renaisse la section de la Seine du S.N.I.

De nombreux militants de cette organisation ont utilisé des "planques" dans le 20ème (par exemple Madeleine Pelou). L'arrondissement a été le lieu de fréquents rendez-vous grâce aux nombreux immeubles à double sortie

Maurice PILLET

Fusillé. Il vivait avec sa femme et leur bébé rue des Pyrénées et était responsable de l'une des sections professionnelles de la C.G.T. du Bâtiment.

Michel ROLNIKAS

Avocat communiste, il habitait 45/47 avenue Gambetta. Il défendait, y compris dans les débuts de l'occupation, les résistants poursuivis devant les tribunaux.

Henri BEKERMAN

Membre de la J.C., habitait rue Julien Lacroix, à proximité de la rue des Couronnes, avec sa femme et leur bébé (immeuble démoli à présent). Il militait dans le 10ème.

Le 24 juillet 1941, distribuant des tracts, il est arrêté par les Allemands (un arrêté du Préfet Langeron publié au B.M.O. du 21/10/40, affiché sur les murs de Paris, interdisait la distribution de tracts). Le 31/07/41 il est enfermé à Fresnes. Il sera fusillé le 15 septembre 1941.

Henri LOUVIGNY

A organisé en septembre 40 l'évasion de militantes communistes du camp de Saint-Germain-les-Belles où sa femme avait été internée ("organisation de ligue dissoute) par le gouvernement Raynaud en 1939. Tué dans les combats de la Libération rue de la Justice.



Maria BOULETTI

Jusque vers 1950, le quartier de Belleville comptait bon nombre d'ateliers de fabrication de chaussures.

Avant 1939, le Syndicat C.G.T. de la chaussure que dirigeait Charles Michels, était profondément enraciné dans ces ateliers. Charles Michels fut livré comme otage aux allemands dès 1941 par Pucheu, ministre de Pétain, et fusillé le 21 octobre 1941 à Chateaubriand. L'esprit de résistance grandit alors parmi les ouvriers de la chaussure, et Maria Bouletti, qui travaillait dans les fabriques du quartier avoisinant la rue Pixérécourt, s'activait dans les Comités populaires de ces ateliers-là.

Tandis que les réquisitions de vivres des allemands ne cessaient d'aggraver la pénurie, sur les murs fleurissaient des papillons réclamant "Du pain, du pain". Vers la fin juillet 1944, les allemands décident de fermer les boulangeries. Emoi et colère de la population rue Pixérécourt et des boulangers. Maria, avec une autre femme, va de boulangerie en

boulangerie: "Protectez, faites une pétition. Faites signer vos clients. Nous irons avec vous à la Mairie porter la pétition."

C'est ainsi que les boulangers du 20ème rassemblèrent très vite 25 000 signatures, qu'avec Maria ils portèrent à la Mairie. Et il fallut bien laisser ouvertes les boulangeries, et les femmes ne cessèrent de veiller à leur approvisionnement.

Maria se fit l'âme d'autres actions "boulangères" à Paris et en banlieue, sans même songer à la répression menaçante: "J'oubliais la répression, la police; j'oubliais qu'il fallait partir, une fois l'objectif atteint, et qu'il fallait replonger dans l'ombre pour d'autres luttes".

Ces "autres luttes", elle les a menées pour la Libération, et après la victoire, pour la remise en route des entreprises, avec le Comité local du P.C.F. et du XXe, dont elle fut une des dirigeantes jusqu'à son départ en retraite dans sa Corrèze natale.

Emmanuel et Marie-Thérèse Fleury

Emmanuel Fleury est secrétaire du syndicat des Employés des PTT. Il est arrêté en décembre 39, par la police française

Evadé du Fort Baraux, il est à la direction du comité populaire des PTT (*Dans les entreprises les comités populaires animent les syndicats, à la direction desquels sont installés des collabos*) aux côtés de Fernand Piccot, Jean Llobes, René Bontems...

L'organisation est difficile. Il faut beaucoup de temps pour établir les contacts... pour les camarades habitués à travailler au grand jour, il faut apprendre à travailler dans l'ombre, en secret. Sinon, c'est l'arrestation, peut-être la mort.

Et, pourtant, depuis les premiers jours de l'occupation, sans que rien ne soit encore organisé, les sabotages ont commencé.

En octobre 1941, notre mouvement avait été très éprouvé par l'arrestation de neuf de nos camarades parmi les plus actifs et dévoués: Laumain, Bévillard (commis à Paris 20e), Marie-Thérèse Fleury (employée à Paris 20e), Sabini, Marie-José Alonso (infirmière à Tenon).

Laumain et Bévillard sont fusillés au Mont-Valérien. Les autres sont déportés. Marie-Thérèse Fleury est tuée à Auschwitz.

La CGT appelle à la préparation de la grève générale.. Des comités sont constitués dans les services. Pour les PTT, ils sont placés sous le commandement du comité central de grève dont Fleury est le président et moi-même (F. Piccot) le secrétaire. La grève commence le 16 août dans les PTT.

Les milices patriotiques et les groupes de combat (*de postiers*) se sont considérablement renforcés (E. Fleury informe le CPL que leurs effectifs dépassent les deux mille.) ... nos camarades du XIIIe et du XXe ont fait des prisonniers.

A la Libération, Emmanuel Fleury, secrétaire général de la Fédération Postale, fait office de Directeur Régional.



E. Piccot colloque 17.10.84 CGT-PTT et Libération nationale PTT et E. Fleury " La Remontée"



barricade Boulevard de Charonne

Vendredi 25 août 1944 - 10h du matin

La barricade du Boulevard de Charonne est située à la sortie du métro Bugnolet (aujourd'hui Alexandre Dumas)." On est heureux, les soldats de Leclerc sont entrés par la Porte d'Orléans à 7h du matin..." Photo Mona B.....

PREFECTURE de POLICE

Direction
de la
POLICE JUDICIAIRE

L'an mil neuf cent trente neuf,

Le ... *vendredi 23 novembre* ...

NOUS, *André Rochet, C. P. de police*

VU le décret-loi en date du 26 septembre 1939 portant notamment :

Article 1er .: Est interdite, sous quelque forme qu'elle se présente, toute activité ayant directement ou indirectement pour objet de propager les mots d'ordre émanant ou relevant de la III^e internationale communiste ou d'organismes contrôlés en fait par la III^e internationale;

Article 2 .: Sont dissous de plein droit le parti communiste (S.F.I.C.), toute association, toute organisation ou tout groupement de fait qui s'y rattache et tous ceux qui, affiliés ou non à ce parti, se conforment, dans l'exercice de leur activité, à des mots d'ordre relevant de la III^e internationale communiste ou d'organismes contrôlés en fait par cette III^e internationale.

VU les instructions reçues,

Nous sommes transportés à *5, rue Dulaure*

domicile de Monsieur ... *Fleury Emmanuel* ...

(qualité) *Secrétaire* ... afin de lui notifier que les dispositions

du décret susvisé s'appliquent à *la section syndicale quinzaine des employés*

qu'en conséquence, ce *syndicat* ... doit être considéré

comme dissous à dater du *26 septembre 1939* de ce jour

Pour qu'il n'en ignore, nous avons laissé copie du présent

procès-verbal, parlant à *lui-même* ...

qui a signé avec nous le présent.

LE COMMISSAIRE de POLICE.



DONT ACTE,

de droit.

Transmis à *le* Préfet de Police aux fins

LE COMMISSAIRE de POLICE.

notification de la dissolution du Syndicat des Employés à Emmanuel Fleury
"5, rue Dulaure".le 23.11. 39

La France est en guerre contre l'Allemagne hitlérienne,
mais c'est aux militants syndicaux que le gouvernement fait la chasse.

Emmanuel FLEURY et Raymond BOSSUS

Lorsqu'éclata la guerre de 39/45, Emmanuel Fleury et Raymond Bossus, que les habitants de Saint-Fargeau et Charonne avaient envoyé siéger à l'Hôtel de Ville, comme Conseillers municipaux de Paris et Conseillers généraux de la Seine, étaient tous deux militants communistes et syndicalistes actifs; Fleury parmi les postiers, Bossus, qui était parqueteur de profession, parmi les ouvriers du bâtiment. Tous deux furent mobilisés en 1939. Après la défaite de 40, Fleury démobilisé, mais traqué parce que communiste, reprit dans la clandestinité son activité syndicale. Son épouse, Marie-Thérèse, postière elle aussi, arrêtée, fut déportée en Allemagne et y mourrut, laissant une orpheline à la charge de ses vieux parents.

Raymond Bossus fut fait prisonnier et emmené en Allemagne, d'où il s'évada pour prendre sa place dans la Résistance parisienne.

La Mairie du XXème, place Gambetta, ayant été reprise par les résistants aux autorités allemandes et vichystes, le Comité parisien de Libération demanda à Raymond Bossus d'organiser la marche des services de cette mairie, provisoirement assurée par un autre résistant, Gabriel Citerne, appelé à d'autres responsabilités. Le 24 août 1944, le Comité parisien de Libération, en accord avec le Comité local du XXème, mit donc en place quatre membres de ce Comité local: Raymond Bossus pour le P.C.F., Caillard pour le P.S., Souchet pour le Front National, Simone Boisson pour les F.T.P., Henri Dillot pour Libération-Vengeance.

En 1945, Fleury et Bossus reprirent leurs fonctions à l'Hôtel de Ville de Paris et leurs activités dans leur syndicat respectif pour de longues années de luttes au service des habitants du XXème.



"De nous quatre*, Raymond Bossus, né en 1903, responsable du Parti Communiste pour la région parisienne sous le pseudonyme de " Lévoèque", est de loin notre aîné. Ouvrier du bâtiment, militant syndical, il siège à l' Hôtel de Ville comme conseiller municipal du vingtième arrondissement jusqu'en 1939.

Blessé le 19 juin 1940, il est fait prisonnier. Après deux tentatives d'évasion, il réussit la troisième du camp de représailles de Rawk Rusku et rentre en France en 1943. Il reprend contact avec le PCF à Lyon, puis Jacques Duclos, par l'intermédiaire d'Auguste Lecoœur, lui demande de revenir à Paris. Après la Libération, il deviendra secrétaire de la Fédération de la Seine

Sous des dehors bourrus, il est gentil et fraternel. Il nous aide beaucoup, car il a un sens populaire aigu, doublé d'une réflexion profonde. Bon vivant, il apporte à notre petite communauté de jeunes le calme et le sang-froid du père."

André Carrel " Au coeur de la Libération de Paris"

* Bossus, Carrel, Ouzoulias, Tollet.. Quatre communistes chargés de la résistance en région parisienne dans différents domaines ou organisations; syndicats, Front National, Francs Tireurs et Partisans Français, Parti communiste français.

Xavier PELADAN

"Une figure de la Résistance du XXème arrt

Né le 15 mai 1912 à Alès (Gard). Xavier Péladan vint très jeune habiter notre 20e arrondissement qu'il ne quitta jamais. Il fréquenta les écoles du quartier de Charonne. Plus tard employé des P.T.T.

Il milita d'abord aux Jeunesses Socialistes, puis au Parti Socialiste.

Secrétaire de la 20e section socialiste à la déclaration de guerre. Mobilisé, il fait la guerre au 103e R.I., participant à toutes les actions (forêt de Warnat, combats d'avant-poste). Blessé, il est évacué sur Limoges le 13 juin 1940. C'est à l'hôpital qu'il apprend le honteux armistice de Bordeaux.

Rentré à Paris, il reprend contact avec ses camarades, il reconstitue la section clandestine du Parti Socialiste. Voulant élargir la Résistance, il se met en rapport avec le Comité directeur de "Libération-Nord" et c'est la constitution en février de Libération(20e).

Il se dépense sans compter pour lutter contre l'occupant. Le 5 août 1943, recherché par la Gestapo, il est contraint de quitter son travail et son domicile. Il reste cependant en contact permanent avec ses camarades du 20e.

Nommé Vice-Président du "Comité local de Libération du 20e", il est ensuite désigné Conseiller municipal de Paris et Conseiller général de la Seine. Président de la 20e section "Libération Nord", il est également Secrétaire général adjoint de la région parisienne.

Chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de la Résistance et titulaire de la Croix de Guerre. Il est décédé après une maladie qui ne pardonne pas en mai 1952, regretté de ses amis et de tous ceux qui l'ont connu."

(Article paru dans Comité local de Libération, 1952)

Maurice RAPINEAU

militant du syndicat du bois:

E

"Rapineau Maurice fut placé sous le contrôle de Georges Pastor, ébéniste habitant 3 rue de Solférino à Aubervilliers, qui était responsable de la diffusion du matériel clandestin.

A cet effet, Rapineau distribua ou diffusa tracts et journaux dans des immeubles du XXème arrt, les usines et les ateliers du même secteur et en dispersa dans les couloirs du métro.

A cette époque, Maurice Rapineau habitait 5 passage de Lagny, à Paris XXème et ses activités devinrent suspectes à certains. Vraisemblablement dénoncé, une descente de police eut lieu à son domicile, son absence le sauva de l'arrestation.

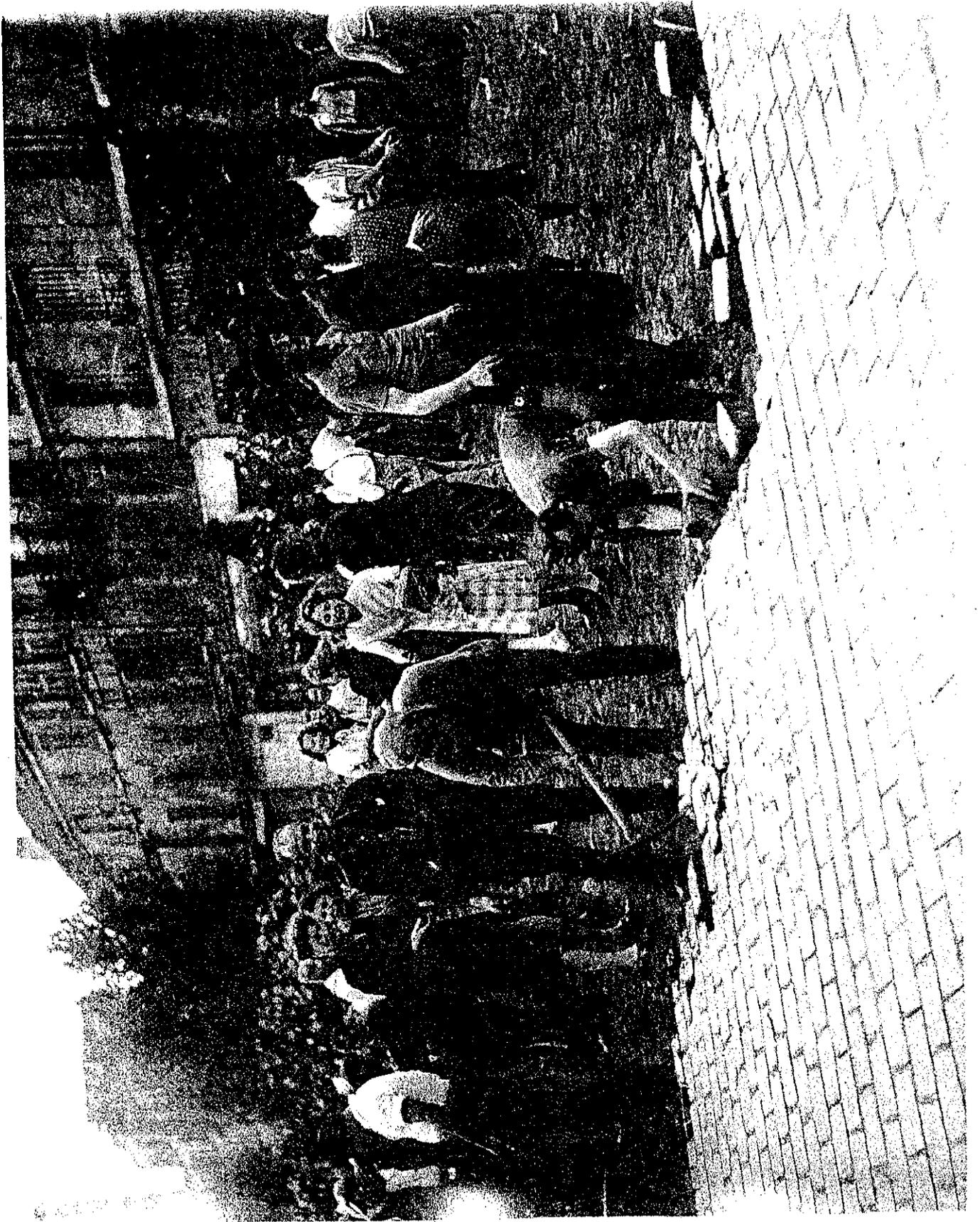
Au mois de juin 1944, Rapineau fut affecté aux groupes opérationnels que dirigeait Mr Paul Royer, ouvrier toupilleur habitant 12 rue des Boulets à Paris XIème. Avec ces groupes il participa à plusieurs actions dont un accrochage sérieux avec les Allemands entre la Nation et la Porte de Montreuil. Il y eut des victimes, mais il récupéra une arme et des munitions. Egalement échange de coups de feu Boulevard Diderot avec un détachement ennemi venant de la Gare de Lyon.

Mr Rapineau participa aux combats pour la Libération de Paris et s'y distingua: barricade de Boulets Montreuil, Mairie du XIème, attaque et prise de l'hôtel Moderne place de la République où nos groupes eurent un tué et plusieurs blessés, chasse aux tireurs de toits le 26 août 1944.

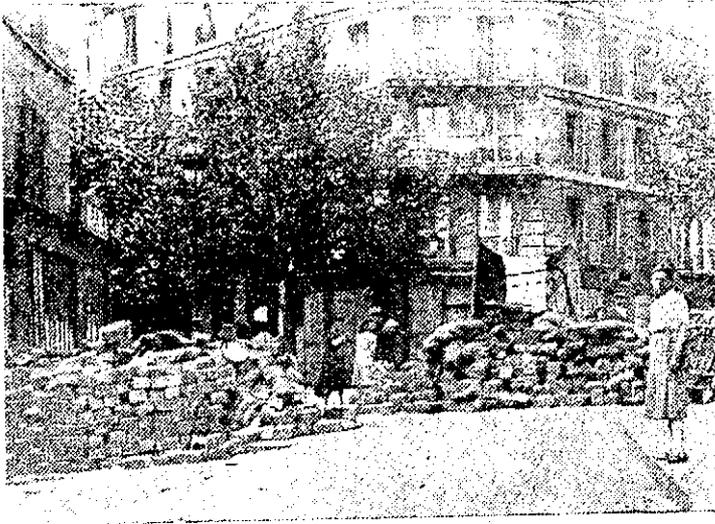
Ensuite Mr Rapineau se rendit à la Caserne Reuilly se mettre à la disposition de l'autorité militaire. Je déclare donc que Mr Rapineau a servi la cause de la Résistance Française avec courage et honneur."

"En liaison avec Mr Charles Lequesne, ouvrier sculpteur, demeurant rue Neuve des Boulets à Paris XIème, qui était responsable de la fourniture des équipements à fournir aux patriotes recherchés pour leur permettre de vivre clandestinement, Maurice Rapineau fut chargé de détecter les ouvriers désignés pour partir travailler en Allemagne, de les inciter au refus et ensuite de leur faire parvenir les pièces d'identité, les certificats de travail et cartes d'alimentation. Ces papiers étaient fabriqués dans un atelier d'ébéniste situé 1 passage Rauch à Paris XIème."

(extraits de ses états de service)



Belleville, construction d'une barricade



1

REPUBLIQUE FRANÇAISE
ETAT FRANÇAIS

PRÉFECTURE DE LA SEINE

Paris le 12 Octobre 1944

[Redacted Box]

OBJET :

LE CERTIFIE que **PETER MENDEL** a bien combattu avec le Groupe F.F.I. de St. Jacques, a été grièvement blessé (blessures multiples) le 24 Août 1944 à 6 h. du matin 714, Martier, barricade de la rue de la Justice en appui sur un groupe de G.S.

Paris le 12 Octobre 1944

Le Maire du 14^e

[Signature]

R. BOSSUS

2

3

barricade rue des Pyrénées- rue de la Mare

2

Attestation sur papier à en-tête Etat français (rayé), remplacé par République française, signée Raymond Bossus

3

Peter Menden à Berlin en 1965

3

L'itinéraire de Roland Fantauzzo

"J'ai été arrêté le 16 octobre 40 avec deux camarades, Julien Thomas et André Monpeur, en collant des affiches contre les Allemands et pour un meilleur ravitaillement. Nous avons été emmenés au commissariat du Surmelin, puis à la Conciergerie (la "Tour pointue") puis à la Prison de la Santé. C'est comme ça que j'ai fait connaissance d'André Tollet. Il avait été arrêté le même jour et nous avons partagé, pendant une nuit, le même bat-flanc à la Santé! J'ai été condamné à 8 mois, ainsi que Julien, qui était mutilé de la guerre de 14 et avait 5 enfants. C'est Alexandre Zevaès, un des grands avocats de l'époque, qui m'a défendu. Monpeur, lui, n'est sorti qu'à la Libération. Transféré à Fresnes, je me souviens avoir été en prison avec Louis Thorez.

J'ai été libéré le 16 avril 1941, et j'ai repris contact avec la Résistance. Il s'agissait surtout de transport de matériel: la Vie Ouvrière, l'Humanité. J'ai aussi reçu un revolver et participé à la protection d'une action (lancer de grenade) dans le 18ème arrondissement. Nouvelle arrestation en 1942: on m'a emmené

au gymnase Jean-Jaurès, dans le 19e, avant de me transférer au camp de Pithiviers. Là, on s'organisait pour maintenir le moral: une bibliothèque, des causeries, une chorale. A Pithiviers, on a pris la place des juifs qui avaient été rassemblés là à partir de mai 41 et qui ont été déportés...

Quand je suis rentré à Paris, j'ai participé avec mes camarades aux combats de la Libération, en particulier à l'action du Pont de Ménilmontant, à la barricade du métro Saint-Fargeau.

Rue de la Justice, notre groupe a été attaqué par les Allemands. C'était la nuit. Nous nous sommes repliés rue de la Justice, et c'est là qu'Henri Louvigny a été tué. "Pierre" (Peter Menden, un communiste allemand) a été blessé et je l'ai ramené au poste de secours de la rue Saint-Fargeau. Il a été hébergé pendant toute la guerre chez les Desroches, rue de la Py.

J'ai aussi participé à l'attaque de la caserne de la République. Nous avons même descendu les Champs-Élysées avec De Gaulle. Nous étions partis du XXe dans un camion découvert!"

E

Quelques souvenirs d'Annie FANTAUZZO

"En février 40, une amie, combattante d'Espagne, était internée au camp de Rieucros avec son fils de 2 ans. Les conditions étaient très mauvaises et l'enfant était séparé d'elle. J'ai pu aller le chercher (je n'avais même pas de quoi payer le train!) et il est resté chez nous plusieurs mois. Ils ont pu ensuite partir au Mexique avec son mari, un communiste allemand.

J'ai travaillé jusqu'à la guerre comme infirmière à la Bellevilloise où Danièle Casanova avait un cabinet dentaire. Quand Roland, mon mari, a été arrêté, je suis allée le voir et j'ai prévenu les camarades que je connaissais.

Avec les femmes des détenus, j'ai demandé le "régime politique" pour eux au Directeur de la Santé. Il niait qu'il s'agisse de "détenus politiques".

Quand la mère de Roland s'est fait recenser comme juive, cela a entraîné le recensement de Roland.

Le mari d'une de mes amies de jeunesse a été recensé comme juif, envoyé à Pithiviers et déporté. Elle habitait rue du Repos avec son fils, qui avait dans les dix ans. Le 16 juillet 42, le jour de la rafle, j'ai pensé à eux et je suis allée chercher le petit. Mais bien sûr, il ne pouvait pas rester en sécurité chez nous, alors la nuit il dormait 28, rue du Télégraphe, chez Mme Canet, qui avait deux fils prisonniers de guerre. Après, mon amie et l'enfant ont pu partir à Orléans avec la mère de Roland..

J'ai travaillé aussi à l'Hôpital Rotschild; hôpital-prison: le pavillon 8 était affecté aux internés de Drancy. On essayait de retenir les femmes le plus longtemps possible après leur accouchement.

En 1943; je suis passée au service des tuberculeux regroupés à partir des "sanas", de 17 à 77 ans. Médicaments et nourriture manquaient...

La police était partout, jusque dans les services.

Je me souviens de ce jeune résistant, Marcel Gouzien, qui s'est sauvé le 1er mai 1943. Torturé, il avait eu la rate éclatée. Il est passé par la fenêtre des WC, une voiture l'attendait.

Je sais qu'il a été sauvé, je l'ai revu à la Libération. A la Libération, j'ai repris ma tâche au Comité d'accueil des déportés. Hélas, la Bellevilloise n'a plus ouvert ses portes..."

"Pierre"

Peter Menden, antifasciste allemand dans la Résistance

"Dans les journées d'août 44, il y avait, dans les rangs des francs-tireurs et partisans du groupe placé sous le commandement du lieutenant Louvigny, un ancien ouvrier métallurgiste de Cologne, un exemple de courage et d'intrépidité. C'était Peter Menden, un communiste chevronné..."

En 1906, âgé de 18 ans, il donne son adhésion aux Jeunesses socialistes. En 1914, membre du Parti social-Démocrate,... il fait partie de cette élite de téméraires qui osent distribuer des tracts appelant le peuple à se dresser contre la guerre.

Après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, il accomplit toute une série d'actions clandestines. Arrêté en 36, interné dans un camp de concentration, gravement blessé, il réussit à s'évader et s'engage, en Espagne, dans l'un des bataillons allemands des Brigades internationales. Grièvement blessé, il est transporté en France et soigné...

En février 39, frappé d'une mesure d'expulsion du territoire français, il est contraint de vivre dans l'illégalité.

Dès la première heure, il sera aux côtés de ses camarades français dans la lutte contre la barbarie hitlérienne..."

Il entre dans la Résistance en 40. Jusqu'en 44 il fera de la propagande antiallemande et du transport d'armes.

Il adhère au TA (Travail allemand) en 40, et milite au Front national dès sa fondation. Il passe ensuite aux Francs-Tireurs et Partisans Français où il fut promu capitaine. Il a été décoré de la Croix de guerre.

Le 23 août 1944, Peter Menden, que ses camarades appelaient "Pierre", a joué un rôle important dans l'action du Pont de

Ménilmontant, (voir Chapitre D) en négociant la reddition des allemands.

"Au petit matin du 24 août, le groupe FTPF commandé par le lieutenant Louvigny se trouva aux prises avec une colonne de SS qui, venant de Bagnolet, descendait sur le boulevard Mortier. Pour défendre la barricade élevée au coin de la rue de la Justice et du boulevard Mortier, les francs-tireurs ouvrirent le feu sur les SS.

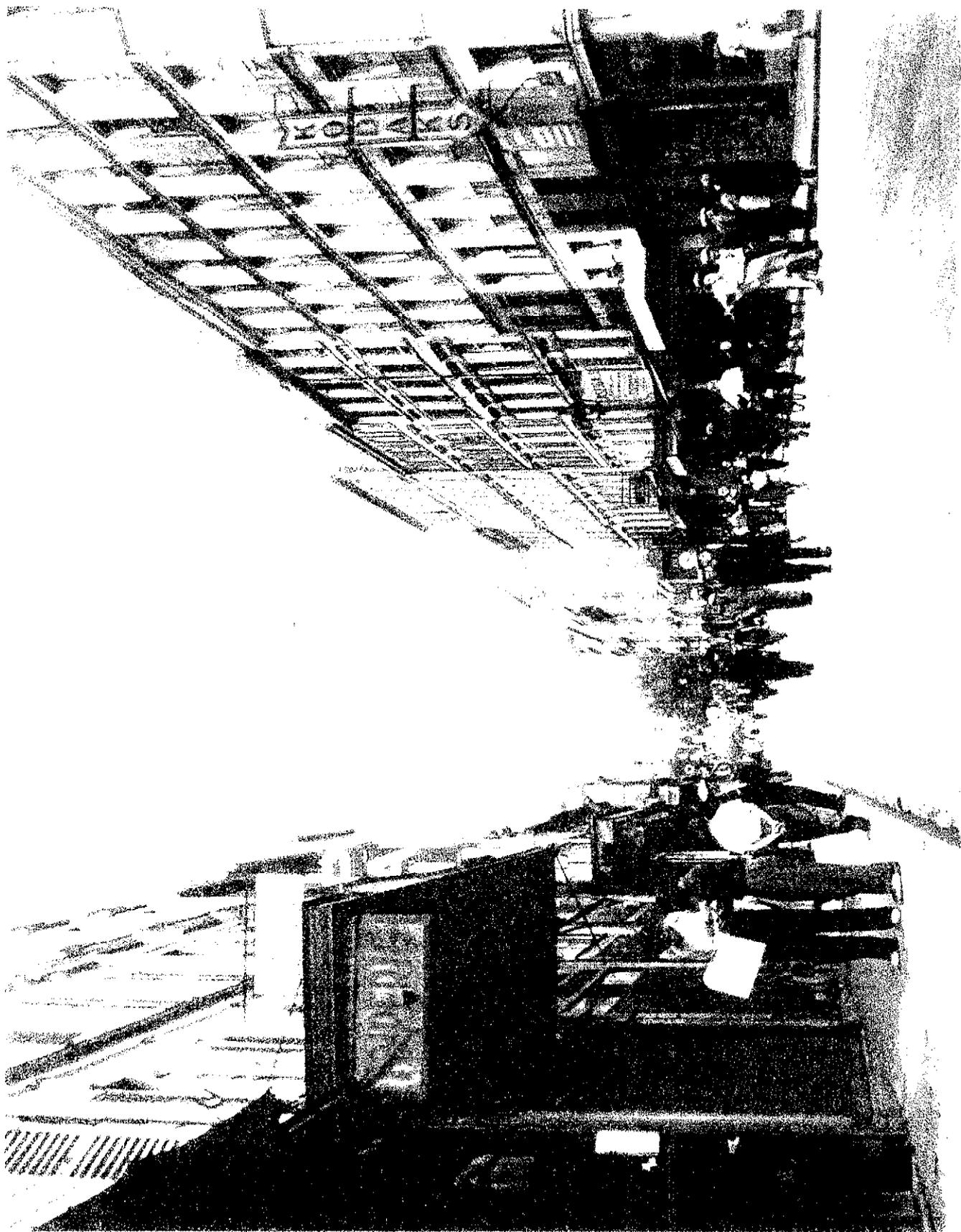
Mais les nazis réussirent à s'avancer assez près de la barricade pour jeter leurs grenades contre les défenseurs. Peter Menden réussit à intercepter deux grenades et à les rejeter sur les assaillants; il fut grièvement blessé par les éclats de la grenade qui tua le lieutenant Louvigny (voir ci-dessus, le témoignage de Roland Fantauzzo).

Peter Menden est décédé à Berlin-Est, en 1967. Il disait: "J'avais trouvé en France une seconde patrie et j'avais conscience qu'en luttant dans les rangs des francs-tireurs pour sa libération du joug hitlérien, je servais les intérêts de mon propre peuple.

Ensemble, les antifascistes allemands et français ont, au cours d'une âpre lutte commune contre l'ennemi commun, le militarisme et le fascisme allemands, fait l'éclatante démonstration de ce qu'était et ce qui doit être la véritable amitié franco-allemande.

J'ai lutté pour que soit, un jour, réalisé le programme de progrès social et de paix établi par le Conseil National de la Résistance..."

(extraits de F. Bonte, Les antifascistes allemands dans la Résistance française)



- 25 août 44: sortie des premiers journaux libres, rue de Ménilmontant

(Photo GUERARD)

Charles Démoulin, policier, résistant

Charles Démoulin, brigadier de police, qui demeurait Cours de Vincennes (20^e), s'est engagé dès mai 1942 dans la Résistance: au Front National Police (FTPF).

Le 19 août 1944 il est fait prisonnier par les nazis et fusillé par les SS, à 40 ans, le 20 août dans les fossés du Fort de Vincennes. Chevalier de la Légion d'honneur et nommé adjudant à titre posthume.

"Contacté par Maistre, responsable du Front National Police dans le 19^eme... il se manifesta aussitôt d'une manière active et continue, dans la diffusion des tracts et la presse clandestine que lui remettait son responsable, la lacération des affiches de propagande nazie et vichyssoise et au collage de papillons appelant la population à la lutte contre l'occupant...

Il aida de nombreux patriotes en les prévenant lorsqu'ils étaient l'objet de recherches par son service et en leur procurant de fausses pièces d'identité...

En septembre 1942, il est nommé chef de groupe et chargé d'organiser la Résistance dans son service.

Il recrute ses hommes parmi les éléments sûrs et hostiles à l'envahisseur, leur communique les instructions du Front national, sur la lutte à mener contre l'ennemi et l'aide à apporter aux patriotes

Résistants et réfractaires au STO. Il les rassemble dans des réunions clandestines et participe avec eux à des cours de mitrailleuse "STEN" faites par Saintier, au domicile de Bastien, responsable adjoint du 19^e arrondissement.

Dès juin 1943, il participe à la tête de ses hommes à de nombreux coups de main contre le matériel ennemi... destruction de panneaux indicateurs, semage de crève-pneus.

A de nombreuses reprises, il fit des collectes pour venir en aide aux policiers résistants contraints de passer dans l'illégalité.

Le 13 août 1944, il fit partie de l'expédition courageuse qui eu pour but le transport d'armes du Perreux à Paris.

Le 15 août il participa au succès de la grève patriotique...

Le 19, il prit courageusement part à la tête de son groupe, à la prise de la Préfecture de police, puis volontaire pour une mission à la

Gare de Lyon, il est fait prisonnier par l'ennemi, supérieur en nombre, et fusillé par les nazis le 20 août 1944 au Fort de Vincennes.

(extraits d'une attestation de Léon Pierre, dit "Serge", ex-commissaire divisionnaire et Lucien Saintier, dit "Cartier", ex-officier de paix, ex-commandant et membre du Comité directeur du Front National Police)



CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE COMMISSION MILITAIRE (ex-Comac)

M. Démoulin Charles qualité F.F.I
Paris est autorisé à
porter l'insigne F. F. I., N° 267,436, attestant sa participation
effective aux combats de la Libération.
Autorité certifiant de l'authenticité
des titres du porteur de l'insigne : C.L.L.

Le Chancelier :

Les Commissaires :

Jailliant Trineville

Des noms sur nos murs et dans nos mémoires

En octobre 1993, Henri Meillat, ancien conseiller de Paris, attirait l'attention du Maire de Paris sur la situation des plaques du 20ème arrondissement commémorant la Résistance et la lutte pour la Libération.

16 parmi ces plaques avaient à l'époque disparu et devraient, en principe, être remises en état pour le 50e anniversaire de la Libération.

Elles soulignent en les mêlant fraternellement, la permanence de la lutte des habitants du 20ème pendant l'occupation nazie et dans les combats de la Libération.

Rédigées dans les années qui suivirent la Libération, elles ont eu le souci d'expliquer les faits et les liens de chacun avec la Résistance organisée. Les conditions de l'action clandestine font que des victimes du nazisme ne nous sont pas toujours connues.

Dans la liste ci-dessous, les noms suivis de (*) sont ceux qui figurent sur des plaques du 20ème.

Comme nous l'expliquons par ailleurs, les juifs du 20e ont payé un lourd tribut aux lois de Vichy et des occupants nazis; leur nombre n'a pas été établi avec exactitude.

La liste de morts du 20e qui figure ci-dessous ne prétend pas à l'exhaustivité. Elle reprend celle qui a été publiée par le Comité local de Libération à l'occasion du 10e anniversaire de la Libération, à laquelle nous avons ajouté les noms de ceux qui ne figuraient pas sur cette liste, mais qui sont mentionnés dans cette plaquette ou qui ont, ou ont eu, une plaque sur les murs du 20e. Nous avons corrigé l'orthographe des noms chaque fois que possible.

ADJEMAN*	FERREIRA Antoine*	NEDELLEC Jean
ALENO*	FLEURY Louis*	NOEL René*
AMODRU Georges*	FLEURY Marie-Thérèse*	ONIMUS Fernande*
ARBIZER Jacques	FORTHOFFER*	PALLUY Lucienne*
BALDACHINO Richard*	FOUQUET Robert	PERRIN André*
BARREMACKER	GODEFROY Léon	PICOT Louis-Georges*
BEKERMAN Henri*	GODEFROY Louis*	PILLET Maurice*
BELLANGER Marcel*	GOLDBERG Léon	PLANCHARD Marcel
BERTHELOT André	GUIOT René	PORCHER Etienne*
BILLOT René*	HAMEL Robert*	REINHARD Emile*
BOCQUET Roger	HOUDIN Gérald	ROLLAND Henri*
BOLLANGIER Marcel*	IMBERT Marcel*	ROLNIKAS Michel*
BOLTZ François*	JAKUBOWICZ Hélène*	ROTH René
BORCE Marcel	JEUDY Armand*	ROTSTEIN Jean-Jacques*
BORIE Marcel*	JOSSELOVITZ Léon*	SALOMON Frida*
BOURRAT Jean*	JOURDAN Maurice*	SANGUINET Jean
BROBION Henri*	JOURIST Benjamin*	SCHLOSS Simone
BRUN Hélène*	JOURIST Maurice	SOSNOWSKI Cadix*
CADRAS Félix*	KRAMKIMEL Jacques*	THEDE Eugène*
CHIASSAGNE André*	LAGUESSE Gisèle*	THOREZ Louis*
CHELBLUNS Albert*	LAGUESSE Paul*	TOUPELIN DE LA
CURFINKEL Maurice*	LAMBERT Roger	DOILIERE Louis
DACHER Jean*	LAMI Vassilli*	TRAVAILLANT René
DELNATTE Gérard	LAURENT Bernard*	VAN DER HEYDEN Adrien*
DESMOILINS Marie-Charles	LE BIHAN François*	VANIER Bernard*
DESROCHES Cyrille*	LECUYER Fernand	VERCRUYSSSE Jules*
DUFOUR Oreste*	LOUVIGNY Henri*	VERHULST Odile*
DULAUROY André*	LUAUTE Raymond*	WALLEE Louis*
DUMONT Jules*	MELMAN Samuel	ZALKINOV Anna*
DUPUIS Maurice*	MOLLET Gisèle*	ZALKINOV Fernand*
DURAND André*	MOYEN-ALKMAR Julie*	ZALKINOV Noël*
DUSSAULT André(dit	MOYEN Raymond*	ZALKINOV Rachel*
Garcin)	NADEL Simon*	ZARNITSKY Jean

Des rues du 20ème portent leurs noms

Rue du Groupe Manouchian

Formée de la réunion de l'impasse du Progrès et de l'impasse Fleury en 1954. Commence 31, rue du Surmelin. Finit 100/106, avenue Gambetta.

La rue commémore le sacrifice des 22 résistants du Groupe Manouchian, ceux de l'Affiche Rouge dont plusieurs ont habité le 20ème arrt, symbole de l'union de tous contre le nazisme et la barbarie.

Rue des Frères Flavien (Guy et Henri)

Relie la rue Léon Frapié à l'avenue de la Porte des Lilas.

Elle honore deux frères qui n'habitaient pas le 20ème et ont tous les deux combattu pour la Libération de la France.

Guy est arrêté le 5 août 1944 et déporté, il meurt à la mine de sel de Leau-Plomnitz.

Citation au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur (à titre posthume. J.O. du 19/12/1946)

FLAVIEN, Guy, Charles, René, des Forces Françaises de l'Intérieur.

Elève de l'Ecole centrale, requis par les Allemands au service obligatoire du travail en 1943, a commencé aussitôt une action de résistance qui s'est révélée d'une importance capitale, sauvant des dizaines de milliers de réfractaires du travail forcé, fournissant à des centaines de maquisards des faux papiers et des cartes d'alimentation, participant aux activités clandestines des mouvements militaires "Défense de la France" et "Ceux de la Résistance", réalisant des liaisons entre ces divers groupes, établissant des passeports pour rejoindre en Afrique les Forces Françaises Combattantes, organisant le sauvetage d'aviateurs américains parachutés en France et collaborant activement à la presse clandestine. Dans toutes ces missions, a fait preuve des plus hautes qualités d'audace, de courage et de dévouement. Dénoncé par un article du "Pilori" en mai 1944, a refusé d'abandonner son poste malgré le danger et a été arrêté à son bureau de l'Office Régional du Travail le samedi 5 août 1944. Déporté au camp de Buchenwald, est mort pour la France le 1er avril 1945, à la mine de sel de Leau-Plomnitz (Thuringe). A donné le plus bel exemple de sacrifice et d'abnégation.

Cette nomination comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Signé: Bidault

Rue Cristino Garcia

Unit la rue Maryse Hilsz à la rue de Lagny.

C'est une rue du 20ème, lieu d'asile pour les républicains espagnols. Cristino Garcia fut le commandant adjoint de la 21e brigade de guérilleros, formée essentiellement de mineurs du Gard.

Il continue la lutte antifasciste en Espagne; capturé par les franquistes, il est condamné à mort et exécuté avec neuf de ses camarades le 22 février 1946.

Square Emmanuel Fleury

Longé par la rue Le Vau

Nombreux sont ceux qui pensent qu'une rue ou un lieu public du XXe
arrondissement devrait porter le nom de Raymond Bossus,
maire du XXe à la Libération.

Le 20ème du Front populaire Elections de 1936 (Députés)

XXe arrondissement 1ère circonscription

	Belleville	Saint-Fargeau	Total
Electeurs inscrits	12 365	8 350	20 715
Votants	10 756	7 113	17 869
Bulletins nuls	364	197	561
Suffrages exprimés	10 392	6 916	17 308
Brout - <i>Elu</i> (Communiste)	6 150	3 694	9 844
Jardel (SFIO)	3 217	2 148	5 365
Maurice (Rép. Indép.)	913	1 011	1 924
Rémy (Rép. prolab. ind.)	68	19	87
Bourgeois (Trav. franç.)	44	42	86
Divers	0	2	2

XXe arrondissement 2ème circonscription

	Père-Lachaise	Charonne	Total
Electeurs inscrits	14 866	15 351	30 217
Votants	13 142	13 851	26 993
Bulletins nuls	184	177	361
Suffrages exprimés	12 958	13 674	26 632
Langumier - <i>Elu</i> (Comm)	6 263	7 358	13 621
Déat (UN. Soc.)	6 565	6 201	12 766
Lévy (Rép. nat.)	108	87	195
Peltier (Déf. chômeurs)	20	27	47
Divers	2	1	3

Extrait du Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris 9 mai 1936

ELECTIONS MUNICIPALES de 1945

Le Gouvernement issu de la Résistance autour du Général de Gaulle, fixa les élections municipales en avril 1945. Pour Paris, il décida de découper la capitale en secteurs comprenant plusieurs arrondissements; le 20ème se trouva ainsi rattaché aux 19ème, 10ème, 12ème arrondissements.

En ce qui concerne la liste des candidats du P.C.F. elle fut conduite par les anciens conseillers de Paris qui avaient tous combattu avec la Résistance : Raymond Bossus, Auguste Touchard, Emmanuel Fleury. Les autres candidats de cette liste étaient aussi des résistants; parmi eux, deux femmes, les femmes votant pour la première fois en France: Carmen Blottron et Madeleine Marzin. Cette liste fut élue.

ELECTIONS DES MEMBRES DES CONSEILS MUNICIPAUX DES COMMUNES DE LA SEINE (29 Avril 1945)

Sixième secteur de Paris (12ème, 19ème et 20ème - 17 Conseillers)

Inscrits	286 307
Votants	225 536
Suffrages exprimés	216 122
Quotient électoral	12 713

Liste Union patriotique anti-fasciste (moyenne 80 521 suffrages) 7 élus:

MM. BOSSUS (81 929), TOUCHARD (80 815), FLEURY (80 654) Mmes MARZIN (80 606), SAMPAIN (80 533), MM LAIGNEL (80 461) et THOMASSON (80 421)

Liste Parti Socialiste S.F.I.O. (moyenne 32 614 suffrages) 3 élus :

MM. LE TROQUER (34 158), PELADAN (32 831, et BILLEBAUT (32 778)

Liste Mouvement républicain populaire (moyenne 29 642) 2 élus:

MM. JURGENSEN (25 137) et THIRON (25 069)

Liste Union nationale pour le retour aux libertés (moyenne 16 320) 1 élu:

M. GROUSSEAUD (16 546)

Liste Parti radical socialiste (moyenne 10 970) 1 élu:

M. AMIOT (11 257)

Liste Réconciliation nationale (moyenne 7 357 suffrages) 1 élu:

M. FIANCETTE (7 737) (1)

(1) L'élection de ce dernier conseiller a été annulée, Fiancette ayant été déclaré inéligible.

(2) Le Corps électoral du 20ème (Première élection où les femmes sont électrices)

Inscrits	109 784
Votants	87 996
Bulletins nuls	3 945
Suffrages exprimés	84 051

(3) Résultats du 20ème de la liste BOSSUS: 35 100 en moyenne

Le programme du CNR: ses réalisations

août 44: ordonnance sur la presse

juin 45: réforme de la fonction publique,
création de l'ENA

juillet- août 45: procès et condamnation de
Pétain devant la Haute-cour de justice

octobre 45: premières ordonnances sur la
Sécurité sociale

décembre 45: nationalisation de la Banque
de France et des grandes banques de crédit

avril 46: nationalisation du gaz et de
l'électricité (EDF-GDF) et des grandes
compagnies d'assurances

mai 46: loi sur les comités d'entreprises,
création des Charbonnages de France

(nationalisation de toutes les houillères)

août 46: loi sur les prestations familiales

septembre 46: loi sur les assurances
vieillesse

octobre 46: statut de la Fonction publique,
la constitution de la IVe République est
approuvée par référendum

décembre 46: loi sur les conventions
collectives

janvier 47: entrée en vigueur du plan de
Sécurité sociale

avril 47: premières élections aux caisses
primaires de la Sécurité sociale.

mai 47: loi sur le salaire minimum vital

sources: Musée de la Résistance

Nationale de Champigny

MUSÉE DE LA RÉSISTANCE NATIONALE

88, AV. MARX DORMOY
94 CHAMPIGNY-SUR-MARNE

Rue de la Mare (passerelle SNCF)

2

4 avenue de la Porte de Bagnolet

3

A LA MEMOIRE DE
HAMEL Robert
MEMBRE DU PARTI COMMUNISTE
FRANÇAIS
FUSILLÉ PAR LES ALLEMANDS
le 15 Fevrier 1943

25/27 rue de Tlemcen

1



2



3

Abréviations

CNR:
Conseil National de la Résistance
CPL:
Comité parisien de Libération
FFI:
Forces Françaises de l'intérieur
FN:
Front national de lutte pour l'indépendance
de la France

FTP ou FTPF:
Francs-tireurs et partisans français
LVF:
Légion des volontaires français (collabos)
MLN:
Mouvement de Libération Nationale
MOI:
Main d'oeuvre immigrée, section du PCF
OCM:
Organisation civile et militaire

Notes

*Les francs-tireurs et partisans français ont joué un rôle historique dans la lutte armée. Ils furent créés en avril 1942 et regroupèrent tous les patriotes quelles que soient leurs opinions politiques ou leurs conceptions philosophiques pourvu qu'ils veuillent se battre contre les occupants sans attendre le jour J.

*André Carrel était le représentant du Front National à la direction du Comité parisien de libération.

*Albert Ouzoulias était commissaire militaire national aux opérations des FTPF

*Madeleine Marzin, militante communiste a animé des comités populaires. Elle a dirigé une manifestation de femmes à Paris, rue de Buci, le 1er juin 1942. Arrêtée, elle est condamnée à mort, s'évade; participe à la Libération de Paris. Après la guerre elle sera député du 20e.

* Le document reproduisant le texte des plaques du souvenir du 20ème est disponible auprès du "PCF XXe"

Pour en savoir plus, petite bibliographie:

André Carrel, *Au coeur de la Libération de Paris*, Editions sociales 1994

Francis Crémieux, *La vérité sur la libération de Paris*, Messidor.

Henri Denis, *Le Comité parisien de la Libération*, PUF

Alain Guérin, *La Résistance*, Livre club Diderot.

Henri Noguères, *Histoire de la Résistance*, Laffont.

Madeleine Riffaud, *On l'appelait Rainer*, Julliard.1994

Colonel Rol, Roger Bourderon, *La libération de Paris, les 100 documents*, Hachette 1994

André Tollet, *La classe ouvrière dans la Résistance*, Editions sociales.

Albert Ouzoulias, *Les Bataillons de la jeunesse*, Editions sociales

humanitédimanche, il y a 50 ans la libération, hors-série mai 1994

Actes du colloque international sur *La libération de Paris* (février 94)

Raoul et Jacqueline DUBOIS ont composé cette plaquette grâce aux souvenirs et documents de:

Roger BOURNAUD
Micheline BORNONG
Jean CAZALOT
David DIAMANT
Maria DORIATH
Germaine ENTINE
Maurice ENTINE
Annie FANTAUZZO
Roland FANTAUZZO
Georges GHERTMAN
André JOURIST
Claude LECOMTE

Lucie MANSUY
Madeleine MARZIN
Henri MEILLAT
Lucienne PUECH
Maurice RAPINEAU
Madeleine RIFFAUD
Yvette SALTET
Marcel ROZENTAL
Simone VIDAL
Rosette WEISZ-
GHERTMAN
Jacques ZILBER

et aux ouvrages de:
André CARREL
David DIAMANT
Jacques et Albert
EIDELIMAN
Marie GRANET
Jean JEROME
Jean LAFITTE
Clément LEPIDIS
Albert OUZOULIAS
Henri ROL -TANGUY

A LA POPULATION DU XX^E ARROND^T

LA MUNICIPALITE DU XX^E ARRONDISSEMENT EST AINSI COMPOSEE :

MAIRE :

Raymond BOSSUS

Prisonnier évadé. Conseiller municipal de Paris

Maire-Adjoint :

Gabriel CITERNE

ADJOINTS:

Auguste SOUCHET

Mme Simone BOISSON

Henri DILLOT

CAILLARD

La Municipalité mettra tout en oeuvre pour assurer, malgré les innombrables difficultés de la période actuelle, la bonne marche des différents services publics et le ravitaillement de la population.

Dès ce jour, la Mairie et ses annexes sont à nouveau ouvertes au public.

Paris, le 24 Août 1944

Le Maire: **Raymond BOSSUS**

Le Maire-Adjoint: **Gabriel CITERNE**

d'après un original: affiche annonçant la nouvelle municipalité dès la Libération de la Mairie

La publication de cette brochure est une participation des communistes de l'arrondissement au 50e anniversaire de la Libération de Paris.

Indispensable travail de mémoire et contribution à des débats qui, s'ils étaient ceux de la Résistance, sont au coeur des exigences d'aujourd'hui: le refus, le devoir de révolte, l'indépendance nationale, la force du peuple, la justice sociale, la démocratie le rôle unitaire des communistes.

Pour conclure, nous donnons la parole à André Carrel, dont une interview à l'hebdomadaire " Révolution " résume bien notre état d'esprit.

On peut parler de résistance plurielle. Le premier élément de cette unité a été la création du Front national dans la lutte pour l'indépendance, sous l'impulsion de Pierre Villon, qui a joué un rôle historique. J'ai été longtemps responsable du Front national et je peux témoigner que c'était la maison commune animée de la volonté de recevoir et d'intégrer tout le monde.

Le Front national, avec ce que cela voulait dire à l'époque, était très diversifié. Il y avait le front national des intellectuels, celui de la musique, celui du spectacle, des poètes avec des noms prestigieux. Le Front national est devenu véritablement un élément historiquement responsable, porteur de ce qui allait se passer ensuite... Puis il y a eu des mouvements de résis-

tance qui sont nés sous des impulsions diverses autour de conceptions philosophiques, religieuses ou politiques.

Quand Jean Moulin, à la demande de De Gaulle, a réuni cette résistance plurielle, chacun gardant sa propre organisation, ses idées, cela s'est fait et tous ont été représentés au Conseil National de la Résistance, ce qui a été un acte majeur de l'histoire de France, de ce pays divers, traversé de beaucoup de courants. C'est considérable.

Autant je ne supporte pas que l'on mette en cause le rôle des communistes et que l'on bavarde sur - 41, pas 41- je rappelle qu'on arrêtait les communistes en 39 et que le martyr premier du Mont-Valérien se situe en 40. Non moins insupportable serait de penser que seuls les communistes étaient patriotes et résistants dans ce pays. D'ailleurs les communistes ne l'ont

jamais prétendu. Au contraire, ils étaient heureux de constater que les mouvements de résistance grandissaient partout. Ceux qui ont été déportés. Ceux qui ont été fusillés. Ceux qui sont morts au combat. Ils étaient des patriotes qui ont donné leur vie pour la nation. Point à la ligne.

Donc, exclure, d'une façon ou d'une autre, soit les communistes, soit les autres, c'est insupportable.

Egalement insupportable serait de penser que les Français dans leur masse n'ont participé à rien. Une sorte de guerre civile se menait entre les résistants et les vichyssois, et les Français ne faisaient pas que l'observer derrière leurs carreaux. Sans tracer de tableau idyllique, sans nier les difficultés et les incompréhensions, je pense sincèrement que ceux qui ouvraient une porte, ceux qui signalaient l'éventualité

d'une intervention policière, ceux qui ramassaient un tract et le mettaient dans la boîte aux lettres du voisin, ceux qui portaient des valises, ceux qui ont pris à leurs risques et périls des familles juives ou des enfants juifs, comme à Ysieux, s'intègrent à la Résistance.

On n'a pas été forcément un héros. Je considère, contrairement à certaines thèses avancées ces temps-ci, que la Résistance, ce n'était pas seulement ceux qui tenaient un revolver, mais qu'une grande partie de la population a, d'une manière ou d'une autre, manifesté son patriotisme en aidant ceux qui étaient à la pointe de la Résistance. Cela compte, non seulement pour le passé, mais pour l'avenir du pays.

André Carrel
Révolution n° 751 - 7/94

avertissement au lecteur

Cette brochure n'a aucune prétention historique. Pour une grande part elle reprend des récits, des documents déjà publiés, des extraits de plusieurs ouvrages. Toutefois certains témoignages et documents sont peu connus ou même inédits.

La nature même de ce travail en explique les déséquilibres: des événements fondamentaux peuvent avoir une part très modeste par rapport à certains témoignages ou anecdotes. De très nombreux Résistants ne sont pas cités et on y trouvera certainement des inexactitudes, des approximations, des lacunes.

Nous souhaitons poursuivre la collecte des témoignages sur la Résistance dans le 20ème en vue de publications ultérieures. Pour cela, vous pouvez prendre contact avec Pierre Mansat (PCF- 43, Rue des Panoyaux, Paris 20e tél: 46 36 76 44 et, à partir d'octobre 1994: 3, Place des Grès, Paris 20e)

